eJOURNAL USA

LA SOCIÉTÉ AMÉRICAINE

LES ADOLESCENTS AMÉRICAINS

AVEC UNE INTRODUCTION DE Mme LAURA BUSH

REVUE ÉLECTRONIQUE DU DÉPARTEMENT D'ÉTAT DES ÉTATS-UNIS

LA SOCIÉTÉ AMÉRICAINE

Directeur de la rédaction ..... Steven Lauterbach
Rédacteur en chef ..... Neil Klopfenstein
Rédacteurs ..... Michael Bandler
Mark Betka
Jeanne Holden
Documentation ..... Mary Ann Gamble
Kathy Spiegel
Conception graphique ..... Sylvia Scott
Min Yao
Conception de la page de couverture ..... Thaddeus Miksinski
Responsable de la photographie .....Gloria Castro

Directrice de la publication .....Judith Siegel
Rédacteur en chef .....George Clack
Directeur adjoint de la publication .....Guy Olson
Responsable de la production .....Christian Larson
Responsable adjointe de la production .....Sylvia Scott
Traduction .....Service linguistique IIP/G/AF
Maquette de la version française .....Africa Ragional Services, Paris

Conseil de rédaction .....Alexander Feldman
Francis Ward
Kathleen Davis
Marguerite England

Page de couverture: des élèves du Lycée Lowell, à Lowell (Massachusetts), se rendent à leur classe. AP/WWP

Le Bureau des programmes d'information internationale du département d'État des États-Unis offre des produits et des services qui visent à expliquer la politique des États-Unis à des auditoires étrangers. Le Bureau publie cinq revues électroniques qui examinent les principales questions intéressant les États-Unis et la communauté internationale. Dans ces cinq numéros distincts – *Perspectives économiques, Dossiers mondiaux, Démocratie et droits de l'homme, Les Objectifs de politique étrangère des États-Unis* et *La Société américaine* – ces revues présentent des déclarations sur la politique des États-Unis, des articles de fond, des analyses, des commentaires et des renseignements de base sur un thème donné.

Toutes les revues sont publiées en anglais, en espagnol, en français, et en portugais; certaines d'entre elles sont également traduites en arabe et en russe. Une nouvelle revue en anglais est publiée tous les mois environ. La parution des versions traduites suit normalement de deux à quatre semaines celle de la version en anglais.

Les opinions exprimées dans les revues ne représentent pas nécessairement le point de vue ou la politique du gouvernement des États-Unis. Le département d'État des États-Unis n'est nullement responsable du contenu ou de l'accessibilité des sites d'internet indiqués en hyperliens; seuls les éditeurs de ces sites ont cette responsabilité. Les articles publiés dans ces revues peuvent être librement reproduits en dehors des États-Unis, sauf indication contraire ou mention de droit d'auteur. Les photos protégées par un droit d'auteur ne peuvent être utilisées qu'avec l'autorisation de la source indiquée.

On trouvera les numéros les plus récents, les archives ainsi que la liste des revues à paraître à la page d'accueil suivante du Bureau des programmes d'information internationale: http://usinfo.state.gov/journals/journals.htm. Veuillez adresser toute correspondance au siège de l'ambassade des États-Unis de votre pays ou bien à la rédaction:

Editor, *eJournal USA: U.S. Society & Values*
IIP/T/SVU.S.
Department of State
301 4th St. S.W.
Washington, D.C. 20547
United States of America
Courrier électronique: ejvalues@state.gov

AVANT-PROPOS

Photo de la Maison-Blanche, prise par Krisanne Johnson

Soraya Sulti, directrice régionale de l'INJAZ, à gauche, et des élèves de la Discovery School, qui fait partie du lycée Swaifiyeh à Amman, en Jordanie, parlent avec Laura Bush et la reine Raina, au centre à droite, le 22 mai 2005. L'INJAZ encourage l'esprit d'entreprise chez les jeunes Jordaniens et la prise de responsabilités au sein de leur communauté.

Il fallait s'y attendre. Après tout, nous avons tous été des adolescents un jour. En fait, certains parmi nous en ont même élevé un ou deux.

Mais notre inquiétude croissait à chaque semaine qui passait sans une seule réponse au message que nous avions envoyé à des lycées répartis sur l'ensemble du territoire des États-Unis pour inviter les jeunes à rédiger des compositions sur leur vie et leurs activités. Ces compositions devaient former la clé de voûte de notre revue électronique sur la vie des adolescents. Nous avons cru qu'il nous faudrait annuler ce numéro. Sans perdre de temps, nous avons alors envoyé nos rédacteurs interviewer quelques adolescents.

Et soudain, le moment tant attendu s'est produit, l'équivalent d'un tsunami par courriel. À la date limite qui avait été fixée, notre boîte à lettres électronique a été submergée de courriels venus des quatre coins du pays. Comme il fallait aussi s'y attendre, quelques compositions supplémentaires nous sont parvenues dans les jours qui suivirent. Nous nous sommes alors rappelé que les adolescents ont l'habitude d'attendre le dernier moment : c'est l'une de leurs caractéristiques principales, l'énergie et la créativité en étant deux autres. Cette avalanche de documents nous créa une difficulté d'un autre genre : qu'allions-nous faire de tout cela ?

Après avoir discuté de la question entre nous, nous avons décidé de grouper des extraits de textes en les classant par thèmes. La revue qui a ainsi été produite, et que de nombreuses photos ont enrichie, donne un aperçu des multiples facettes de la vie des adolescents d'aujourd'hui aux États-Unis.

Personne ne pouvait présenter ce numéro de la revue électronique aux jeunes du monde entier mieux que Mme Laura Bush, l'épouse du Président. Depuis son arrivée à la Maison-Blanche, en janvier 2001, elle a consacré beaucoup de temps et une énergie considérable aux dossiers de l'éducation, de la santé et des droits de l'homme. Au cours de ses nombreux déplacements, elle a souvent pris la parole devant des parterres de jeunes. Dans une lettre ouverte aux lecteurs, elle écrit : « Pensez que vous devez vous préparer pour l'avenir. Réfléchissez aux habitudes, aux compétences et aux connaissances qui vous aideront à réussir à l'école. Ce sont celles qui vous aideront à réussir aussi dans la vie. »

Patrick Welsh est un éducateur que nous admirons depuis de nombreuses années, à travers ses articles qui paraissent régulièrement dans le *Washington Post*, *USA Today* et d'autres publications d'envergure nationale. Nous lui avons demandé de parler de son expérience d'enseignant dans un lycée de la banlieue de Washington, où il donne des cours d'anglais.

L'un de nos rédacteurs, Michael Bandler, toujours à l'affût d'une célébrité à interviewer ou d'une personnalité à recruter en vue d'un programme du département d'État à l'étranger, s'est entretenu avec deux personnes : Freddy Adu, le prodige mondial du football, et Jason Kamras, lauréat du titre de « Professeur de l'année ». Les propos recueillis par Michael Bandler retracent les accomplissements extraordinaires de deux personnes dont la vie est particulièrement édifiante.

Photo de la Maison-Blanche, prise par Krisanne Johnson

L'épouse du Président des États-Unis visite, le 26 avril 2005, le centre de santé communautaire pour Amérindiens, situé à Phoenix dans l'Arizona.

Chaque année, des centaines de lycéens étrangers viennent faire leurs études aux États-Unis. Le romancier Robert Taylor a recueilli les impressions de trois d'entre eux, qui étaient inscrits cette année dans un lycée de l'Ohio. Et comme les jeunes ne sont pas tous scolarisés dans un établissement d'enseignement, nous avons pensé qu'il serait intéressant de brosser le portrait d'une famille qui instruit ses enfants à la maison. Le journaliste Chuck Offenburger en a choisi une qui habite la Caroline du Sud et il nous explique comment les quatre enfants de la maisonnée ont fait pratiquement toute leur scolarité à domicile.

Le photographe Barry Fitzgerald adore partir en mission. Nous l'avons donc envoyé passer quelques jours dans le centre de la Virginie, le temps de suivre des lycéens pendant leur dernière semaine de cours. Le recueil de photos qu'il a prises nous fait découvrir la vie typique au quotidien dans un lycée des États-Unis et il met le point d'orgue à la présente revue.

La rédaction

LA SOCIÉTÉ AMÉRICAINE

DÉPARTEMANT D'ÉTAT DES ÉTATS-UNIS / JUILLET 2005 / VOLUME 10 / NUMÉRO 1

www.usinfo.state.gov/journals/journals.html

LES ADOLESCENTS AMÉRICAINS

3 Introduction de Mme Laura Bush
LAURA BUSH
Au cours de ses déplacements aux États-Unis et à l'étranger, l'épouse du Président des États-Unis a demandé à des adolescents de lui faire part de leurs projets d'avenir et de leurs préoccupations, les exhortant à « choisir des amis qui ont des qualités admirables et qui les amènent à donner le meilleur d'eux-mêmes ».

4 Toucher les cœurs et les esprits
PATRICK WELSH
L'une des raisons qui poussent ce professeur d'anglais à retourner enseigner, année après année, dans un grand lycée urbain est le défi de se mettre sur la même longueur d'ondes que ses élèves et de les amener sur la sienne.

8 Encadré – Les classes aux États-Unis
Les tableaux montrent la progression des élèves dans l'enseignement primaire et secondaire.

9 Les adolescents parlent
Des élèves des quatre coins des États-Unis parlent de leur école et de leur communauté, de leur amour de la musique et du sport, de leurs activités religieuses et bénévoles et de leurs projets d'avenir.

34 L'école à la maison
CHUCK OFFENBURGER
L'instruction à la maison est un phénomène encore peu courant aux États-Unis mais qui prend de l'ampleur. Portrait d'une famille de Caroline du Sud.

37 Du centre de l'Europe au nord de l'Ohio
ROBERT TAYLOR
Participants d'un programme d'échanges d'étudiants, deux Allemands et un Slovaque évoquent l'année qu'ils ont passée dans un lycée d'une petite ville de l'Ohio.

40 Une vraie vocation : un enseignant exceptionnel livre ses pensées
INTERVIEW DE MICHAEL BANDLER
Jason Kamras, « professeur de l'année » pour 2005, est bien décidé à surmonter les inégalités qui marquent l'enseignement public.

44 Un jeune qui fait parler de lui – dans le monde du football et des études
INTERVIEW DE MICHAEL BANDLER
Depuis qu'il est devenu membre d'une équipe professionnelle de football et qu'il a reçu son diplôme de fin d'études secondaires à 14 ans, les États-Unis parlent beaucoup de Freddy Adu.

48 Galerie de photos – Rites de passage
PHOTOGRAPHIES DE BARRY FITZGERALD
La participation aux derniers cours de l'année, la signature du livre commémoratif des élèves de terminale, la récupération d'articles dans le casier et la répétition d'un programme musical figurent parmi les activités saisies par le photographe durant la dernière semaine de classes au lycée James Monroe, à Fredericksburg (Virginie), dont l'aboutissement est la cérémonie de remise des diplômes.

52 Bibliographie (en anglais)

54 Sites Internet (en anglais)

INTRODUCTION DE Mme LAURA BUSH

Joe Cavaretta, AP/WWP

Mme Laura Bush, l'épouse du Président, s'adresse régulièrement à des groupes d'enseignants et d'élèves. Pour voir d'autres photos sur ce thème, consulter le site www.usinfo.state.gov/itsv/0705/ijse/firstlady.htm

Je suis ravie que vous ayez envie de découvrir ce que les adolescents américains ont à dire sur leur vie, leurs valeurs, leurs espoirs et leurs rêves. Les essais et les réflexions qui sont consignés dans cette revue électronique vous donneront une petite idée des nombreuses facettes de la vie d'un jeune Américain ou d'une jeune Américaine et ils vous éclaireront sur ses objectifs, ses ambitions, ses préoccupations.

En tant que mère, ancienne enseignante, documentaliste scolaire et quelqu'un qui a été adolescente il y a de cela quelques années, je suis particulièrement consciente du degré auquel la santé et le bien-être d'une communauté ou d'un pays dépendent dans une grande mesure de la santé et du bien-être de ses jeunes. Quand ils savent que les adultes dans leur vie s'intéressent à eux et sont prêts à leur offrir stabilité, conseils, sagesse et amour, les adolescents ne manquent pas de s'épanouir. Mais l'absence de ces facteurs les empêche de se développer de manière saine et les espoirs des adolescents peuvent alors s'évanouir.

Au cours de mes déplacements aux États-Unis comme dans de nombreux pays à l'étranger, j'ai appris, en me mettant à l'écoute des adolescents, que c'est souvent le présent qui les inquiète le plus, même s'ils peuvent se faire des soucis pour l'avenir. La plupart d'entre eux sont prêts à absorber les leçons qui les aideront à réussir dans la vie, ils brûlent même d'envie de le faire, et ils éprouvent de la reconnaissance envers les adultes qui prennent le temps, et se donnent la peine, de les instruire. Quand les adultes sont aussi motivés à enseigner que les jeunes le sont à apprendre, la vie de chacun d'entre eux se trouve enrichie, et la société solidifiée.

On me demande souvent de donner des conseils aux adolescents, et voici ce que je leur dis : n'oubliez jamais que vous êtes les artisans de votre bonheur et cherchez à communiquer votre bonheur à d'autres. Souriez, et quand vous croisez quelqu'un à l'école qui se sent seul ou malheureux, dites-lui bonjour. Écrivez à une amie qui a déménagé et qui pourrait avoir du mal à s'habituer à son nouvel environnement. Exprimez votre gratitude à votre professeur préféré. Proposez vos services à la maison sans attendre qu'on vous en fasse la demande.

Appréciez la compagnie de vos amis et découvrez-en de nouveaux. Choisissez-les parmi les personnes qui ont des qualités admirables (l'honnêteté, l'intelligence, la bonté et l'humour) et qui vous amènent à donner le meilleur de vous-même.

Pensez que vous devez vous préparer pour l'avenir. Réfléchissez aux habitudes, aux compétences et aux connaissances qui vous aideront à réussir à l'école. Ce sont celles qui vous aideront à réussir aussi dans la vie. Passez le plus de temps possible à lire, et variez vos lectures. Vous apprendrez ainsi beaucoup de choses, vous ne connaîtrez jamais l'ennui et les gens vous trouveront intéressants.

Ce que je souhaite avant tout aux adolescents, c'est qu'ils aient dans leur vie des adultes qui leur montrent, par la parole et par l'exemple, les qualités dont ils auront besoin pour se créer une place dans la société où ils seront en sécurité, productifs et heureux. Rien n'est plus fondamental que de savoir lire et écrire. En ma qualité d'ambassadrice honoraire de la Décennie des Nations unies pour l'alphabétisation, placée sous l'égide de l'Organisation des Nations unies pour l'éducation, la science et la culture (UNESCO), je m'emploie à faire en sorte que garçons et fillettes, partout au monde, apprennent dès leur plus jeune âge à lire et à écrire au mieux de leurs capacités. Quand ce fondement crucial est en place, tout le reste s'apprend plus facilement et on peut mener une vie réussie.

Je remercie le Bureau des programmes d'information internationale du département d'État des États-Unis, de m'avoir donné l'occasion de saluer chaque lecteur de la présente revue électronique et je suis impatiente de savoir comment ce numéro a été accueilli par les jeunes du monde entier.

Avec toutes mes amitiés,

Laura Bush

TOUCHER LES CŒURS ET LES ESPRITS

Patrick Welsh

Un professeur d'anglais au lycée évoque les joies et les frustrations de l'enseignement dans un établissement en milieu urbain aux Etats-Unis. Avec tous leurs accomplissements et tous leurs problèmes, les écoles reflètent invariablement la société qu'elles servent. L'auteur doit composer avec des élèves non motivés, issus de familles à faible revenu, aussi bien qu'avec des élèves très performants, parmi lesquels figurent un pourcentage important d'immigrants déterminés à réussir dans la vie. « L'une des raisons qui me poussent à continuer d'une année scolaire à l'autre, explique-t-il, c'est l'exaltation qu'on ressent à être parmi des jeunes – le climat de concessions mutuelles, le défi de se mettre sur leur longueur d'ondes et de les amener sur la sienne, le fait de participer, ne serait-ce que de façon minime, à la vie de la prochaine génération.» La vigueur de l'économie et du développement technologique des Etats-Unis semble démentir les griefs, répétés depuis des dizaines d'années, contre les écoles en situation d'échec et les appels urgents à la réforme de l'enseignement. « Il faut croire que nous autres enseignants faisons quand même quelque chose de bien», souligne-t-il.

Patrick Welsh, qui entamera sa trente-sixième année dans l'enseignement en septembre, écrit souvent des essais sur la vie au lycée qui sont publiés dans les grands journaux des Etats-Unis.

Je suis professeur d'anglais au lycée T.C. Williams, situé à Alexandria, en Virginie. Souvent, quand je la communique à une nouvelle connaissance, cette information est accueillie par des réactions qui frisent la condescendance ou la perplexité. « Quel courage vous devez avoir ! Comment tenez-vous le coup?»

Les articles parus dans la presse à sensation sur la violence et la baisse du niveau scolaire semblent avoir donné à certaines personnes l'étrange idée que l'école aux Etats-Unis est un lieu où règnent l'indiscipline et le danger, où les seules personnes qui y travaillent sont celles qui ne peuvent pas trouver un emploi ailleurs. Hélas, la vie intérieure de l'école – complexe, passionnante, exaspérante, intimidante et enrichissante, dans une grande mesure le reflet de la société américaine – demeure un mystère pour la plupart des gens.

L'une des raisons qui me poussent à continuer d'une année scolaire à l'autre – en septembre, j'entamerai ma trente-sixième année à T.C. -, c'est l'exaltation qu'on ressent à être parmi des jeunes – le climat de concessions mutuelles, le défi de se mettre sur leur longueur d'ondes et de les amener sur la sienne, le fait de participer, ne serait-ce que de façon minime, à la vie de la prochaine génération.

UN JE-NE-SAIS-QUOI QUI PASSIONNE

Il y a quelque chose de passionnant à enseigner dans un établissement comme le mien, où les élèves viennent de quatre-vingt-sept pays. Au fil des ans, j'ai vu arriver à Alexandria des jeunes qui venaient de points chauds situés aux quatre coins de la planète. J'ai eu des élèves qui ont quitté le Viêt Nam en catastrophe, en prenant l'un des derniers vols de Saïgon ; des élèves qui ont fait la guerre au Cambodge et en Sierra-Leone ; des élèves qui ont traversé le Salvador et le Mexique à pied, et le Rio Grande à la nage, pour arriver au Texas.

Bien avant le 11 septembre, quand beaucoup d'Américains étaient incapables de situer l'Afghanistan sur une carte, mes collègues et moi connaissions bien les villes de Kaboul et de Kandahar. C'est de là que viennent un grand nombre de mes élèves préférés. En ce qui me concerne, l'Afghanistan ne se résume pas aux images du conflit qu'on voit le soir au journal télévisé ; c'est le visage de Jamilah Atmar, qui vendait des saucisses au coin d'une rue à Washington et qui a réussi à faire faire des études universitaires en Virginie à ses trois filles, Harir, Zohra et Raza, aujourd'hui toutes les trois diplômées. Souvent, je me demande si les élèves comme elles et leurs familles ne m'ont pas enseigné deux fois plus de choses sur le village mondial dont nous sommes aujourd'hui les habitants que je ne leur ai inculqué de notions de littérature.

Les enfants d'immigrants possèdent souvent une éthique du travail et une volonté d'apprendre qui devraient faire rougir de honte un bon nombre de leurs camarades de classe nés aux Etats-Unis. Lors de la dernière année scolaire, dans un cours de littérature de niveau avancé que j'enseignais à des élèves de terminale, j'ai remis onze certificats d'excellence. Trois ont été décernés à des immigrants : Aminata Conteh, de la Sierra-Leone ; Fajana Ahkter, du Bangladesh ; et Essay Giovanni, d'Ethiopie. Alors que bon nombre de leurs camarades de classe se plaignaient que Shakespeare et Faulkner étaient « trop difficiles» à lire, Aminata, Farjana et Essay ont travaillé dur et systématiquement obtenu des notes excellentes.

Je ne serais pas tout à fait honnête si je cachais le fait que je

Patrick Welsh

préfère enseigner ces cours avancés (qui donnent aux élèves la possibilité d'accumuler des unités de valeur pour l'université) plutôt que les cours ordinaires. Comme on me donne une plus grande marge de manœuvre, je peux choisir de la bonne littérature et faire lire davantage d'ouvrages. Les élèves de mes classes ordinaires sont tellement peu enclins à la lecture qu'ils professent l'ennui, même quand je leur apporte la page des sports dans l'espoir de les inciter à lire.

UN DIAMANT DANS LA FANGE

Chose curieuse, c'est souvent dans les classes ordinaires que le taux d'assiduité est le plus élevé et que les élèves me donnent le plus de fil à retordre. Pour certains d'entre eux, l'école est synonyme d'action, le point de chute « où on retrouve les copains». C'est aussi le lieu qui leur offre la présence adulte la plus structurée et la plus systématique, une situation qui fait défaut au foyer chez beaucoup d'entre eux. En dépit des difficultés associées à ces classes, l'une de mes plus grandes satisfactions en tant qu'enseignant est d'y découvrir le diamant dans la fange. Ces gosses jouent les durs, tels des caïds de la rue, mais ce n'est qu'une façade pour cacher leur intelligence.

Je me souviens d'une élève qui était dans une de mes classes ordinaires, il y a quelques années. A l'entendre parler le lundi matin, on aurait pu croire qu'elle était la reine d'un gang de filles. Mais quand je lui passais un livre que ses camarades de classe auraient mis trois semaines à lire, elle me le rendait un jour ou deux plus tard, l'ayant parfaitement compris, et elle en réclamait un autre. J'ai tenté de la persuader de suivre mon cours de littérature de niveau avancé, mais elle m'a répondu qu'il y avait « trop de Blancs dans ces classes-là». (Malheureusement, le fait que les élèves de race blanche soient si fortement représentés dans ces cours rend certains membres de minorités mal à l'aise, ce qui les dissuade de s'y inscrire.) Personne dans sa famille n'avait fait d'études universitaires, et je n'arrêtais pas de lui dire qu'il fallait qu'elle soit la première à franchir cette étape. Elle n'a pas fait d'études pendant un an après avoir obtenu son diplôme de fin d'études secondaires, mais aux dernières nouvelles elle s'était inscrite à un « community college» (établissement qui offre des cours postsecondaires de deux ans).

Certains moments parmi les plus émouvants se produisent à l'improviste, des années après qu'un élève vous a quitté. Parfois, c'est un coup frappé à la porte de la salle de classe qui l'annonce. Il y a deux ans, j'ai ouvert la porte pour voir devant moi un jeune homme de belle allure portant l'uniforme d'un officier de la marine. Cela faisait dix-huit ans que je n'avais pas vu Wyman Howard, mais je l'ai immédiatement reconnu. Le garçon dont je me souvenais, un adolescent marrant, exubérant et pas des plus disciplinés, était devenu un commandant dans la force des Navy SEALS. Il était de retour à Alexandria pour rendre visite à sa mère à l'issue d'une mission à l'étranger et il était passé me dire bonjour. Une autre fois, quand j'ai ouvert la porte après avoir entendu frapper, j'ai vu se tenir devant moi une Afro-Américaine, grande et élégante. Elle me semblait trop jeune pour être la mère d'un de mes élèves, mais dès que j'ai entendu sa voix j'ai su que j'avais Lettie Moses en face de moi. Elle venait d'être diplômée du Smith College et s'apprêtait à commencer des études de droit à l'université du Michigan. Lettie a grandi dans une cité HLM. Sa mère et son père étaient déterminés à la voir réussir. « Je suis passée vous dire bonjour», m'a-t-elle dit. On a parlé un moment et fait le point des quatre dernières années. Je crois que ce que Lettie voulait vraiment me dire, c'était ceci : « Je voulais que vous sachiez que je m'en suis sortie.» Et moi j'aurais aimé lui dire : « Si tu savais comme cela me fait plaisir de te voir. C'est ça le métier d'un prof.»

Le moment qui m'a le plus surpris et auquel je m'attendais le moins s'est produit un soir de l'année dernière alors que je travaillais tard dans ma salle de classe. La télévision était allumée, et c'était l'heure du journal télévisé diffusé sur le Public Broadcasting Service, avec Jim Lehrer. Je n'ai même pas sourcillé quand j'ai entendu le présentateur annoncer un reportage « du correspondant du New York Times à Bagdad, Edward Wong». Et tout à coup, j'ai reconnu une voix qui m'était familière il y a quinze ans. En levant les yeux sur l'écran, j'ai vu Ed Wong, diplômé du lycée T.C. Williams en 1991, qui ce soir-là depuis Bagdad discutait les détails d'une attaque perpétrée par des rebelles un peu plus tôt dans la journée. Je me souviens encore du jour où il avait fait une imitation de moi, en train de chercher un papier quelconque sur mon bureau en fouillis. Je croyais qu'il avait fait des études de médecine. Quand je l'ai vu à la télé, j'ai ressenti un mélange de stupeur, d'émotion et d'inquiétude pour sa sécurité. Quand il est revenu à Noël, on a pris un café ensemble, et Ed m'a dit que mon cours d'anglais et celui d'une collègue, Jacqueline Hand, lui avaient fait aimer la littérature ; j'ai accepté son compliment tout en sachant pertinemment qu'on n'enseigne pas quoi que ce soit à un élève comme Ed – on prend du recul, on lui laisse le champ libre et on essaie de ne pas lui mettre de bâtons

dans les roues. Mais quand je lis aujourd'hui ses reportages en première page du New York Times, je peux m'enorgueillir sur un point : j'ai su reconnaître ce talent quand il avait dix-sept ans.

RECONNAÎTRE LE TALENT

J'ai été suffisamment malin, Dieu merci, pour reconnaître le talent de Kathryn Boo. Je me souviens avoir lu avec émerveillement une dissertation qu'elle avait rédigée sur la nouvelle de James Joyce intitulée Eveline. Cette jeune fille rousse et mince de 17 ans, qui en paraissait 12, écrivait avec l'acuité intellectuelle d'une femme deux fois plus âgée qu'elle et dans un style si gracieux et si clair que j'en ai été frappé d'étonnement. Vers la fin de l'année scolaire, au moment de la remise des prix dans ma classe, j'avais des sentiments partagés. Personne n'arrivait à la cheville de Kate, mais elle avait séché beaucoup de cours vers la fin du dernier trimestre. Agissant à l'encontre de mes instincts en matière de discipline, c'est à Kate que j'ai remis le prix d'excellence. Des années plus tard, quand j'ai appris qu'on lui avait décerné le prix Pulitzer pour une série d'articles brillants qu'elle avait rédigés et publiés dans le Washington Post, et que la fondation MacArthur lui avait octroyé le « Prix du génie», je me suis dit : heureusement que je n'ai pas eu l'imbécillité d'ignorer ses dons quand elle était plus jeune.

D'une certaine façon, les années se suivent et se ressemblent. Mes élèves sont pour moi des étrangers en septembre, mais en juin je dois contenir mes larmes quand je les vois partir. Dans la pratique, toutefois, je sais que la situation a considérablement changé par rapport à l'époque où Kate et Ed étaient dans ma classe, en 1981 et en 1991 respectivement. Aujourd'hui plus que jamais, les enseignants doivent livrer une bataille toujours plus acharnée pour gagner le cœur et l'esprit des adolescents – que dis-je, leur attention. Tiraillés par les médias électroniques, qui multiplient les messages instantanés, le courriel, l'internet, les jeux sur ordinateur, les DVD, les vidéos, la télévision par câble et une myriade d'autres formes d'évasion et d'amusement, les jeunes ont de plus en plus de mal à s'installer dans un endroit tranquille pour bouquiner, à trouver le calme nécessaire à la concentration et à avoir la tête à lire un roman ou à résoudre une équation.

Certaines de mes victoires sur les médias électroniques sont arrivées au moment où je m'y attendais le moins. Il y a deux ans, j'ai pris mon courage à deux mains et j'ai enseigné le roman de Jane Austen « Orgueil et préjugés» pour la première fois en vingt ans. J'étais sûr qu'il plairait aux filles, mais j'étais tout aussi certain que les garçons le détesteraient. Or la réaction de Luis Cabrerra a presque suffi pour que je crie au succès cette année-là. Luis est un mordu du sport qui avait l'air de tout savoir, même jusqu'aux détails les plus obscurs, sur les équipes professionnelles de la région, et en particulier celle de l'équipe de football américain de Washington, les Redskins. Jamais je n'aurais pensé qu'il puisse faire partie du club des admirateurs de Jane Austen, mais j'avais tort. « Une fois que Darcy est arrivé en scène, m'a-t-il expliqué, je me suis vraiment intéressé au roman. C'était génial de voir comment il traitait les filles, comment il ne se sentait jamais sous pression. C'est lui qui m'a donné envie de lire le livre jusqu'au bout.»

LE MYTHE DES ÉCOLES EN DIFFICULTÉ

À l'image de la société américaine, les écoles ont leur part de problèmes à résoudre, mais je ne suis toujours pas convaincu que mon lycée ou les autres établissements scolaires du pays sont dans une situation aussi précaire que quantité de personnalités politiques et de pédagogues voudraient nous le faire croire. Le mythe de la méforme de l'école remonte à loin. Richard Rothstein, de l'Economic Policy Institute, un centre d'études et de recherches politiquement impartial, rappelle que la litanie de plaintes sur la faiblesse des élèves en lecture et en maths, leur ignorance de l'histoire, leur préparation inadéquate au monde du travail, les programmes scolaires trop vagues, leur manque d'éducation morale – et j'en passe – est récitée depuis plus d'un siècle. En 1892, quand moins de 6 pour cent des élèves titulaires d'un diplôme de fin d'études secondaires allaient à l'université, le conseil de surveillance d'Harvard avait publié un rapport dans lequel il se plaignait que 4 pour cent seulement des candidats à l'université « sachent rédiger une dissertation, écrire sans faute d'orthographe et utiliser correctement les signes de ponctuation».

En 1983, une étude faite à la demande du gouvernement Reagan et intitulée « A Nation at Risk» tirait la sonnette d'alarme : une « vague croissante de médiocrité» avait submergé nos écoles, selon ses auteurs, à tel point que l'avenir même de l'économie des Etats-Unis était menacé. « Ne serait-ce que pour conserver et améliorer le mince avantage concurrentiel que nous détenons encore sur les marchés mondiaux», écrivait à l'époque le ministre de l'éducation, Terrell Bell, « nous devons nous vouer à la réforme de notre système d'éducation».

Le bon sens me guide vers une conclusion différente :

si nos écoles étaient si pitoyables en 1983 et qu'elles sont en aussi piètre état aujourd'hui, dans l'opinion de tant de soi-disant réformateurs, comment se fait-il que l'économie et la technologie des Etats-Unis fassent l'envie du monde? Il faut croire que nous autres enseignants faisons quand même quelque chose de bien. On a l'impression que plus les gens sont éloignés de la vie au quotidien des écoles, plus leur perception devient négative – et chimérique. Les sondages Gallup, par exemple, montrent que 20 pour cent seulement des adultes dans tout le pays donnent un A ou un B aux écoles, alors que 72 pour cent des parents donnent cette même note à l'école que fréquentent leurs enfants. L'habitude engendre la satisfaction.

Mon école accueille des réfugiés venus du monde entier, elle leur apprend l'anglais et, dans bien des cas, elle les voit partir dans les universités les plus prestigieuses du pays. Nous créons des programmes pour aider les filles-mères à continuer leurs études afin qu'elles puissent trouver un travail décent et se passer de l'assistance sociale quand elles quitteront le lycée. Nous envoyons notre équipe féminine d'aviron en Angleterre pour qu'elle participe à la régate Henley Royal, la compétition la plus prestigieuse au monde dans ce sport. La diversité des élèves qui sont réunis sous un seul toit et la variété des services que nous leur prodiguons sont à l'image de notre pays. Nous ne gagnons pas à tous les coups, mais ceux qui ne cessent de critiquer l'école publique montrent qu'ils sont incapables d'accepter la réalité de la société américaine d'aujourd'hui, avec tous ses problèmes sociaux, dans toute sa gloire, dans toute sa merveilleuse diversité. Le lycée public ne peut qu'accepter la réalité telle qu'elle se reflète dans la situation des enfants aux Etats-Unis et dans les défis qu'ils posent. Quiconque prend le temps d'examiner minutieusement les actions de nos écoles et les accomplissements de nos adolescents doit forcément être impressionné. ■

Les opinions exprimées dans le présent article ne reflètent pas nécessairement les vues ni les politiques du gouvernement des Etats-Unis.

LES CLASSES AUX ÉTATS-UNIS

Aux États-Unis, l'enseignement relève des autorités locales. Dès lors, ses modalités varient considérablement d'un État à l'autre, voire à l'intérieur même d'un État. Pour autant, la structure de base reste inchangée: douze années d'études primaires (exclusion faite de la maternelle) et secondaires, précédées d'un enseignement préscolaire pendant un an ou deux et suivies, dans bien des cas, soit par des études supérieures réparties sur quatre phases couronnées chacune par un diplôme (équivalent du DEUG, licence, maîtrise et doctorat), soit par divers programmes qui mènent non à des diplômes, mais à divers certificats d'aptitude.

Le tableau ci-après récapitule la progression des élèves dans l'enseignement primaire et secondaire.

École primaire

Classe	Âge
Maternelle	5-6 ans
1re (CP)	6-7 ans
2e (CE1)	7-8 ans
3e (CE2)	8-9 ans
4e (CM1)	9-10 ans
5e (CM2)	10-11 ans

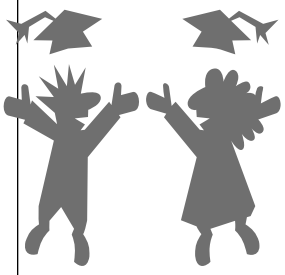
Collège

Classe	Âge
6e (Sixième)	11-12 ans
7e (Cinquième)	12-13 ans*
8e (Quatrième)	13-14 ans

*Dans certains districts scolaires, les classes de 7ème et de 8ème sont regroupées dans une école secondaire du premier cycle (*junior high school*).

Lycée

Classe	Âge
9e «Freshman» (Troisième)	14-15 ans
10e «Sophomore» (Seconde)	15-16 ans
11e «Junior» (Première)	16-17 ans
12e «Senior» (Terminale)	17-18 ans



Source: Adaptation de la publication électronique intitulée *General School Information*, du ministère de l'éducation du Colorado. (www.cde.state.co.us/index_home.htm)

LES ADOLESCENTS PARLENT

UN APERÇU SUR LA FAÇON DE PENSER, LES ACTIONS ET LES SENTIMENTS DES JEUNES AMÉRICAINS

Les livres, articles et mémoires de recherche qui décrivent la vie et le comportement des adolescents aux États-Unis font foison. Au lieu de rajouter d'autres perspectives d'adultes aux nombreuses analyses et opinions qui existent déjà, nous avons décidé de donner la parole aux jeunes. Par le biais de quelques organisations scolaires d'envergure nationale, nous avons invité les lycéens à nous soumettre des textes et des vidéos sur toutes sortes de sujets : leur vie scolaire, leur pratique de la religion, leurs passe-temps, leur vie sociale, leurs tentations, leur expérience du monde du travail et leurs projets d'avenir. Nous avons promis une modeste récompense aux deux personnes qui soumettraient la meilleure composition et la meilleure vidéo.

Dans cette dernière catégorie, nous avons sélectionné celle que nous a envoyée David Currie, élève de 17 ans à l'école des Beaux-Arts de Baltimore (Maryland), sur le patinage artistique à roulettes. Pour voir sa vidéo, aller à : www.usinfo.state.gov/journals/itsv/0705/ijse/skating.htm.

Parmi les nombreuses et excellentes compositions que nous avons reçues, nous avons retenu celle d'Ian McEuen, élève du lycée Walt Whitman à Bethesda, dans le Maryland. Nous en donnons le texte intégral ci-après. Viennent ensuite des extraits de nombreux autres textes qui nous ont été envoyés ainsi que quelques entretiens avec des adolescents qui se sont confiés à des membres de notre équipe rédactionnelle. Les lycéens à qui nous avons donné la parole viennent du Montana et de la Floride, de la Californie et du New York, et de bien d'autres États encore. La plupart d'entre eux comptent faire des études universitaires, mais certains ont choisi de s'engager sur une autre voie. Nous invitons le lecteur à découvrir leur passion de la musique, leur attachement au bénévolat, leur engouement pour les sports et leur enthousiasme face à leurs projets d'avenir. Bien évidemment, il est impossible de représenter toutes les vues, toutes les opinions et toutes les expériences des adolescents des États-Unis ; néanmoins, nous formons l'espoir que les commentaires réunis dans les pages ci-après lèveront un peu le voile sur leur façon de penser, de passer le temps et de construire leur avenir en rêve.

Des jeunes en liesse assistent à un concert « Live 8 » à Philadelphie (Pennsylvanie), le 2 juillet 2005, l'une des nombreuses manifestations musicales organisées dans le monde entier pour promouvoir le développement économique de l'Afrique.

Joseph Kaczmarek, AP/WWP

JE CHANTE LE CORPS ÉLECTRIQUE

Ian McEuen

Je suis musicien, j'ai 17 ans et je suis en première au lycée Walt Whitman (http://www.waltwhitman.edu/). Mon lycée porte le nom du grand poète américain de l'époque de la guerre de Sécession et de la période d'immigration qui suivit, alors que le pays était en proie à une profonde déchirure et à de grandes difficultés associées à l'intégration dans la société des nouveaux venus.

Walt Whitman passe pour être le plus grand poète des Etats-Unis et le plus grand chantre de la démocratie. C'est peut-être la vue des blessures causées par la guerre de Sécession (il fut infirmier pendant un certain temps) qui le poussa à prendre fait et cause pour la fraternité, l'homme du peuple et une vision inclusive de l'avenir :

I hear America singing, the varied carols I hear...

(J'entends l'Amérique qui chante, j'entends ses chants variés...)

Photo Marcus DePaulo

Le groupe Big Black Cat. De gauche à droite: Michael Barrett, Ian McEuen, Colin Kelly, Will Donnelly et Will Maroni..

Each singing what belongs to him or her and to none else...

(Chacun chantant ce qui lui appartient, à lui, à elle, mais à personne d'autre...)

(« J'entends l'Amérique qui chante », poème de Walt Whitman, vers 1 et 7)

Walt Whitman est surtout connu pour son long poème « Feuilles d'herbe » (Blades of Grass), également connu sous le nom de Chant de moi-même (Song of Myself).

Je ne le signale pas simplement pour des raisons historiques. Comme je l'ai déjà dit, je suis musicien. Mais l'instrument de musique dont je joue, c'est moi : je suis chanteur. Et en tant que chanteur, j'ai vécu dans ma chair ce dont parlait Whitman, le pouvoir qu'a la voix d'abattre les frontières et d'ouvrir les portes. Quand je chante, j'ouvre une porte que j'invite le public à franchir pour partager avec lui la beauté de la musique. Ce partage peut aussi se faire entre les peuples. La musique est la seule langue universelle, et les musiciens peuvent ouvrir des portes entre les cultures et rapprocher les nations.

Les poèmes de Whitman célèbrent le privilège de l'instant et la présence physique. Il écrit : « I sing the body electric» (Je chante le corps électrique – vers 1), « the present now and here,/America's busy, teeming, intricate whirl» (le présent maintenant et ici/le tourbillon animé, grouillant et compliqué de l'Amérique – Eidolons, vers 25 et 26»). Dans cet esprit, je vais décrire le « maintenant et ici» du « tourbillon» qu'est ma vie, celle d'un adolescent américain qui chante.

Je me lève à six heures moins le quart. Direction : la douche. Pour moi, chanter sous la douche est un impératif! J'ai besoin de m'échauffer la voix dès le début d'une longue journée qui mettront mes cordes vocales à contribution.

Il n'est pas rare que mes vocalises réveillent mes parents et nos quatre chats. « Je pousse mon braillement sur tous les toits du monde» (I sound my barbaric yawp over the roofs of the world), écrivit Whitman. Mon objectif n'est pas de brailler, mais c'est de chanter harmonieusement. J'ai de grands rêves, même si ma taille n'est pas à la mesure de mes ambitions. Je veux un jour interpréter « Nessun Dorma», un aria de Turandot, l'opéra de Puccini, au Metropolitan Opera de New York. Je rêve de devenir un grand chanteur d'opéra.

Walt Whitman (1819-1892)

Photo publiée avec la permission de Bartleby.com

Je chante et je joue aussi dans

des comédies musicales. Pendant l'été 2004, j'ai eu un rôle de chanteur dans une représentation de « Sweeney Todd», au Wildwood Summer Theatre, une compagnie théâtrale composée exclusivement de jeunes, et j'ai campé le personnage de Marius quand mon lycée a monté « Les Misérables». Je suis aussi chanteur de rock. C'est moi la première voix du groupe Big Black Cat, un groupe formé de camarades de classe. On compose des chansons (je suis le parolier) et on a un site Web (http://www.purevolume.com/BigBlackCat). Je crois que Walt Whitman nous comprendrait : « S'il était vivant aujourd'hui, le bon vieux Walt écouterait de la musique rock.» (David Haven Blake, cité dans l'ouvrage de Peter Carlson « Walt Whitman, Taking Poetic License».) On s'est produit dans des boîtes de nuit à Washington pour collecter des fonds au profit de la recherche sur la maladie de Parkinson et des victimes du tsunami en Asie, en 2004.

Reprenons le train-train quotidien. Après un petit déjeuner rapide (sans jamais oublier ma tasse de thé sucrée au miel), je vais à l'école, qui n'est qu'à quelques kilomètres de chez moi. Les cours commencent à 7 h 25. Ce semestre, je suis des cours de latin, de pré-calcul, d'anglais, de psychologie et de musique (chorale masculine et chorale de chambre) et je me rends utile au maître de la chorale. Je commence la journée en chantant, je chante dans la chorale masculine avant le déjeuner, je chante pour m'entraîner pendant la pause déjeuner et, pour mon dernier cours de la journée, je chante dans la chorale de musique de chambre. La plupart du temps, je reste à l'école après 2 h 10, l'heure de la fin des cours, pour continuer de travailler ma voix ou pour participer à une répétition en vue d'une pièce de théâtre, d'un concert, d'un festival des arts ou d'un autre spectacle organisés au lycée.

Photo Daniel Hoffman

Ian McEuen, deuxième à partir de la gauche, dans la production de *Sweeny Todd* au lycée Quince Orchard de Gaithersburg (Maryland), dans le cadre du Wildwood Summer Theatre.

De retour à la maison, j'écoute du rock et des airs d'opéra et je prépare des morceaux de musique à exécuter. En ce moment, je répète des chants en français, en italien et en anglais : « Lydia», de Gabriel Fauré, « Amarilli, mia bella», de Giulio Caccini, et « The Roadside Fire» et « Loch Lomond», d'après un arrangement musical de Ralph Vaughan Williams. Cette année, quand j'ai interprété ces trois premiers titres au concours régional de musique de l'association nationale des professeurs de chant, j'ai été classé premier dans la catégorie des chanteurs masculins de niveau avancé au lycée. Quant à la dernière chanson, je l'ai interprétée en soliste lors d'un déplacement parrainé par mon lycée à Orlando, en Floride, en 2005.

Après toutes ces heures passées à faire de la musique, je vais souvent faire du jogging dans le quartier pour me changer les idées. Quand je reviens, je fais mes devoirs jusqu'à ce que mes parents rentrent du travail. Après le dîner, je finis mes devoirs et, avant de me coucher, je regarde la télévision ou un DVD (souvent un opéra), ou je télécharge des chansons sur l'internet. Le week-end, j'ai une leçon particulière avec ma professeur de chant, Mme Myra Tate, je récupère mes heures de sommeil perdues, je rattrape mon retard dans mes devoirs et je sors avec mes copains.

C'est une vie très astreignante, comme celle d'un athlète, mais cela vaut le coup. Je me suis fixé pour objectif d'étudier l'exécution vocale à l'université ou au conservatoire l'année prochaine et, un jour, de chanter dans les plus grands opéras du monde. Comme le dit

Mme Tate, « les chanteurs d'opéra sont les athlètes olympiques du vocalisme». Jusqu'à présent, la musique m'a donné l'occasion de monter sur les planches dans des spectacles au lycée et dans la communauté et de me donner en public dans des salles de récital d'universités, de maisons de la culture et des concerts de rock. Cet été, je vais interpréter mon premier rôle d'opéra en campant Borsa, de « Rigoletto», l'opéra de Verdi qui sera monté dans le cadre du festival de musique d'été de Bethesda. C'est le rôle qu'a interprété Placido Domingo, le grand ténor et directeur général du Washington National Opera, quand il a lancé sa carrière.

Je mords la vie à pleines dents, galvanisé par ma passion pour la musique et mon développement en tant que chanteur. Les paroles de Walt Whitman ont pour moi l'accent de la vérité quand il écrit :

« Si le don du chant ne t'avait pas été donné, sûrement tu mourrais.»

If thou wast not granted to sing thou would'st surely die. (« When Lilacs Last in the Door-yard Bloom'd», vers 4)

DES ÉTABLISSEMENTS SCOLAIRES À L'IMAGE DU PAYS

Les écoles reflètent la diversité des villages et des villes, qu'elles soient grandes ou petites. Outre le rôle essentiel qu'elles jouent en matière d'enseignement, elles accueillent aussi toutes sortes de manifestations d'initiative locale, telles des réunions de groupes de citoyens et des représentations théâtrales. Elles servent aussi de bureau de vote pour les élections locales et nationales. Le recensement effectué en 2000 – le dernier dont on dispose – brosse le portrait régional des 16,3 millions de lycéens scolarisés cette année-là ainsi que le taux d'obtention de diplômes de fin d'études secondaires. Le nombre de lycéens s'élevait à 5,7 millions dans le Sud des États-Unis, à 3,8 millions dans l'Ouest, à 3,7 millions dans le Midwest et à un peu plus de 3 millions dans le Nord-Est. Par ailleurs, on estime à 1,1 million le nombre de jeunes qui sont instruits à la maison par leurs parents au lieu de fréquenter une école publique ou privée.

© Paul Warchol Photography/Long Island City High School, Gruzen Samton LLPy

Luke Palmisano, AP/WWP

Don Ryan, AP/WWP

Photos à partir du haut : Long Island City High School, en banlieue de New York ; Hudson High School, à Hudson (Ohio), dans les faubourgs de Cleveland ; Adel Middle School, à Adel (Oregon)

LES ADOLESCENTS PARLENT

Ma classe compte cinquante-trois élèves. Il y a eu quelques nouveaux venus au fil des ans, et quelques départs aussi, mais grosso modo on est ensemble depuis la maternelle. Dans sa classe, tout le monde se connaît – on connaît le nom de tous les élèves. On connaît aussi le nom de presque tous les élèves du lycée, et ceux aussi de presque tous les habitants de la ville.

Chuck Offenburger

Anna Peterson, devant une étable, dans la ferme familiale en Iowa. Brillante élève, elle fait partie de l'équipe de volley-ball de son lycée, elle chante dans les représentations scéniques scolaires, elle participe à la vie de son église et elle prend part à des activités d'associations de bienfaisance..

Les élèves des écoles aux effectifs plus nombreux pensent probablement qu'un petit établissement ne donne pas autant de choix qu'un grand, mais je ne suis pas d'accord. Quand il y a moins d'élèves, il y a plus de possibilités pour tout le monde. Il est possible de participer à davantage d'activités parce qu'il y a toujours des places disponibles. Si on veut pratiquer un sport d'équipe, faire de l'art dramatique, s'inscrire à l'orchestre ou à la chorale, par exemple, on est presque sûr de pouvoir le faire.

Sur le plan des cours, on n'a peut-être pas autant de choix qu'un grand établissement, mais je trouve que notre école se débrouille vraiment bien. Si on veut suivre un cours avancé qu'elle n'enseigne pas, elle nous aide à trouver un cours équivalent au community college (établissement qui offre des cours postsecondaires de deux ans) ou par le biais du réseau de communications interactives de l'État (qui relie toutes les écoles).

Ce qui me plaît énormément dans une petite école comme la nôtre, c'est qu'elle est le maillon qui unit toutes les bourgades et les fermes des environs. La vie s'organise autour d'elle. Les sports ont beaucoup d'importance dans une école de petite taille. Les matchs de football américain, de volley-ball et de basket attirent plusieurs centaines de spectateurs, mais ce qui est bien, c'est que les comédies musicales et les pièces de théâtre font venir autant de gens que les manifestations sportives.

Je trouve que j'ai eu beaucoup de chance de grandir dans un tel endroit. Quand je me promène en ville, tout le monde sait comment je m'appelle. Cela me fait plaisir.

Anna Peterson, 17 ans, élève de première, Prairie Valley High School, Gowrie, Iowa [http://www.gowrie.k12.ia.us]
Je suis en terminale dans un lycée de taille moyenne situé dans une banlieue du Minnesota. Mon école, Centennial High School, compte en moyenne 550 élèves par année d'études et elle accueille des jeunes qui viennent de plusieurs petites villes voisines. C'est un peu le poumon de la communauté, pour les jeunes comme pour les adultes.

Le soutien que la communauté apporte à notre école est évident quand on considère le nombre de gens de tous âges qui viennent assister au match de football américain, quand il y en a un le vendredi soir. Parmi la foule des spectateurs, il y a des familles qui viennent voir leur fils jouer, des mordus du sport et des personnes âgées dont certaines pourraient nous parler des débuts de l'équipe du lycée. C'est particulièrement vrai à l'automne, à l'occasion du match annuel de football américain qui fait partie des festivités du « homecoming » organisées pour célébrer les anciens élèves. C'est le plus grand match de la saison. Avant le match, les lycéens organisent une grande parade, ils se barbouillent le visage aux couleurs de leur école et ils montrent qu'ils sont fiers d'en faire partie.

Mon lycée propose des matières qui intéressent les élèves même les plus doués. On peut suivre toutes sortes de cours, qu'on ait envie d'apprendre à faire des petits gâteaux ou de suivre des cours de sciences ou de maths au niveau universitaire. Les conseillers pédagogiques, les entraîneurs et les professeurs nous aident tous à nous préparer pour l'avenir. On s'inscrit à quatre cours par jour et on change de salle de classe pour chaque cours. On fait une pause d'une demi-heure pour le déjeuner. Mon école, qui est située dans les faubourgs de la conurbation Minneapolis-St. Paul, figure au centre de la vie des adolescents et elle fait partie de l'identité de chacun de nous.
David Lucas, 18 ans, élève de terminale, Centennial High School, Circle Pines, Minnesota [http://www.centennial.k12.mn.us/chs]

David Foster va dans une école qui dessert un comté du Montana de 89 km de long et de 56 km de large et qui n'a que 3584 habitants.

Mon école, qui est un établissement privé, compte environ 650 filles, et comprend des classes qui vont de la maternelle à la terminale. Elle est située dans le quartier Upper East Side de Manhattan, à New York. J'adore mon école ! On a accès à tant d'activités culturelles et éducatives. Par exemple, l'école n'est qu'à cinq pâtés du Metropolitan Museum of Art, et on y va souvent pour compléter ce qu'on a étudié en classe. Un autre aspect de mon école qui me plaît, c'est qu'elle est relativement petite et qu'on se sent proche les uns des autres, on forme une communauté unie. J'ai participé à des activités d'initiative locale et à des sports, softball et volley-ball, par exemple. En fait, c'est mon école qui a gagné le championnat de volley-ball de l'État de New York l'année dernière. Et pour ce qui est de nous préparer à l'enseignement supérieur, notre école fait un travail excellent. À l'automne, je vais continuer mes études dans une université de Pennsylvanie. Le seul point négatif qui me vienne à l'esprit à propos de mon école, c'est la longueur du trajet. J'habite le quartier du Bronx, et je dois prendre un métro et un bus pour aller à Manhattan. Cela me prend entre 45 minutes et une heure pour aller à l'école, et autant pour rentrer chez moi.
Denise Bailey-Castro, 18 ans, élève de terminale, The Chapin School, New York, New York [http://www.chapin.edu]

C'est vraiment un endroit formidable pour aller au lycée parce que notre communauté est unie, et c'est probablement l'école qu'elle soutient plus que tout. Les gens qui habitent ici viennent de partout. Ils viennent pour travailler dans les mines ou dans les ranchs, pour chasser ou pour pêcher, pour la vie de plein air. Il y a tout le temps des nouveaux venus, et Big Timber est une ville suffisamment petite pour qu'on s'y intègre facilement. Après l'école, on se retrouve entre copains les uns chez les autres, en particulier chez ceux qui ont une table de billard ou de ping-pong.

Qu'ils viennent d'arriver ou qu'ils vivent là depuis des générations, les gens apprennent à se connaître dans le

cadre des activités organisées par l'école. À mon avis, la moitié des habitants de la ville et pas mal de gens qui habitent la campagne assistent à nos matchs de football américain. Ils ne sont pas aussi nombreux à venir aux matchs de basket, mais on arrive quand même à remplir le gymnase. C'est la même chose quand il y a un concert. Ce sont les matchs, les concerts, les autres activités scolaires qui rassemblent tout le monde.

J'ai beaucoup de chance d'être là. Je suis presque sûr que je connais tous les élèves qui étaient en terminale l'année dernière, et tous les élèves de la seconde à la terminale cette année. Il y a peut-être encore quelques élèves de troisième que je ne connais pas, mais je ne vais pas tarder à faire leur connaissance. De temps en temps, je me dis que c'est vraiment bien de connaître les gens avec qui on va à l'école. Dans les lycées où il y a beaucoup d'élèves, on découvre sûrement de nouveaux visages dans sa classe tous les jours.

David Foster, 17 ans, élève de première, Sweet Grass County High School, Big Timber, Montana
[http://www.sweetgrasscounty.com/sghs]

LA COMMUNICATION INTERCULTURELLE

La vaste diversité de la société américaine se lit sur le visage de ses adolescents. Les jeunes sont particulièrement adeptes à se faire des amis sans se préoccuper des clivages ethniques, religieux et raciaux. Comme par les décennies passées, des immigrants continuent de s'établir aux États-Unis, en particulier dans les régions rurales à faible densité de population, en quête du « rêve américain ». Aujourd'hui, les Latino-Américains, qui regroupent 41,3 millions de personnes, constituent la minorité dont la croissance est la plus rapide. Selon le bureau du recensement, en juillet 2004, 240 millions d'Américains se considéraient blancs ; 39,2 millions, noirs ; 14 millions, asiatiques ; et 4,4 millions, Amérindiens ou autochtones d'Alaska.

AP/WWP

Morry Gash, AP/WWP

AP/WWP

Photos à partir du haut : les participantes à un programme d'un an qui vise à encourager l'amélioration des relations raciales entre lycéens juifs et afro-américains se rappellent les détails d'un voyage qu'elles viennent de faire de New York à Memphis (Tennessee) ; un aide enseignant et des élèves, tous des immigrants hmongs venus du Cambodge, récitent le Serment d'allégeance au drapeau des États-Unis à Sheboygan South High School, à Sheboygan (Wisconsin) ; l'élève-professeur Amelia Rivera, membre de la tribu indienne Tlingit, se tient près d'un poster Sealaska à Ytaakoosge Daakahidi, une école parallèle à Juneau (Alaska), qui bénéficie d'une bourse spéciale pour mettre au point un programme scolaire sur un thème amérindien.

Je m'appelle Cindy Ramirez. J'ai 17 ans, je suis originaire de Mexico et j'habite Lafayette, dans l'Indiana. Je suis arrivée aux États-Unis il y a deux ans pour rejoindre toute ma famille qui était déjà ici et parce que je voulais renforcer mes connaissances en anglais. Maintenant que je suis aux États-Unis, j'essaie de rencontrer des gens et d'apprendre à mieux maîtriser la langue parce que tous mes cours sont en anglais.

Cindy avec deux amis pendant une visite à Disney World, à Orlando (Floride). Photo de famille

Quand je suis arrivée, je ne connaissais pas très bien l'anglais, mais au fil du temps et avec l'aide de mes profs, je fais des progrès. Maintenant, je sais parler, lire et écrire mieux qu'avant ; ce qui compte, c'est que je continue mes efforts. J'essaie de faire attention pendant les conversations et je me concentre beaucoup sur la prononciation.

J'espère à l'avenir pouvoir mettre à profit toutes mes connaissances en anglais parce que je veux aller à l'université et, pour cela, il faut que puisse m'exprimer correctement à l'écrit comme à l'oral. Mon rêve le plus cher, c'est d'aller à l'université.

Cindy Ramirez, 17 ans, élève de première, McCutcheon High School, Lafayette, Indiana [http://www.wvec.k12.in.us/McCutcheon]

Après deux ans de latin au lycée, j'utilise cette langue tous les jours ! Pratiquement tout ce que je dis et écris en anglais vient du latin.

Ce que je préfère dans les cours de latin, c'est la mythologie et l'histoire. Grâce aux vieilles fables qu'on traduit et aux connaissances précieuses qu'on acquiert quand on se concentre sur la culture (à la fin de la semaine, on consacre un jour à l'étude des civilisations grecque et romaine), j'arrive à retracer l'origine des mots. Dans mon cours de psychologie, j'ai appris que le nom de

certaines théories célèbres est justement tiré de ces légendes. C'est le cas, par exemple, de la théorie de Freud du complexe d'Oedipe. Quand je me prépare pour l'examen d'aptitude aux études universitaires, j'utilise mes connaissances en latin pour essayer de comprendre les mots que je ne connais pas, ce qui peut me permettre d'améliorer ma note.

J'imagine le jour où je serai capable d'expliquer la culture et la mythologie grecques, la société romaine, les racines des mots scientifiques et les références religieuses en latin classique. Je vais partir en voyage de classe en Italie pour élargir mes connaissances culturelles et historiques de ce pays.

Kimberlee Lowder, 17 ans, élève de première, St. Mary's Ryken High School, Leonardtown, Maryland [http://www.smrhs.org]

Tous les groupes ethniques et confessionnels imaginables sont représentés aux États-Unis, et le fait que cette fusion soit essentiellement harmonieuse est vraiment formidable. Ce n'est pas le genre de chose que les médias peuvent faire comprendre ; il faut en faire l'expérience par soi-même. J'ai visité le Canada, le Japon et le Viêt Nam, où sont nés mes parents. Je suis content de savoir parler et lire le viêtnamien, c'est un aspect important de ma vie.

Huyen Nguyen, 18 ans, élève de terminale, James Monroe High School, Fredericksburg, Virginie [http://www.cityschools.com/jmhs]

Photo de famille

Huyen et ses parents, après la remise de son diplôme de fin d'études secondaires.

Photo publiée avec l'autorisation de José F. Ponce Granados

José, tiré à quatre épingles et prêt à partir.

Je suis né au Mexique. L'espagnol est ma langue maternelle, et l'anglais est ma deuxième langue. Je voudrais en apprendre une troisième, probablement le portugais ou l'italien. Je suis la première personne de ma famille à aller à l'école aux États-Unis.

Quand je suis arrivé aux États-Unis, j'avais 12 ans seulement. Ma connaissance de l'anglais était plus que rudimentaire. Mon premier problème a été linguistique, et j'ai encore du mal de temps en temps à m'exprimer, mais il y a des gens qui m'aident. Mon deuxième problème était culturel, il fallait que je m'adapte à un nouveau mode de vie. La culture du Mexique et celle des États-Unis ne sont pas si différentes que ça, mais il y a quand même certains aspects qui ne sont pas du tout les mêmes. La nourriture, celle qu'on sert à l'école, par exemple, n'a rien à avoir avec ce que je mangeais dans mon pays. Au fil du temps, je me suis habitué à mon nouveau mode de vie.

Maintenant, je suis en classe de première. Plus qu'un an, et j'aurai mon diplôme de fin d'études. Je compte aller à l'université au Mexique. J'espère que je vous ai appris quelque chose en vous parlant de mon expérience. Rappelez-vous que tout est possible quand on le veut vraiment.

José F. Ponce Granados, 17 ans, élève de première, McCutcheon High School, Lafayette, Indiana [http://www.wvec.k12.in.us/McCutcheon]

Barry Fitzgerald

Ghizal est convaincue de l'importance qu'il y a de montrer du respect.

Je suis arrivée aux États-Unis le 14 août 2004. C'était la première fois que je me retrouvais parmi des adolescents américains, et ce n'était pas du tout comme en Afghanistan. Cela me fait très plaisir d'être ici. L'enseignement est différent ; par exemple, ici, on peut choisir ses cours, et je trouve que c'est une bonne idée. Les rapports entre professeurs et élèves m'ont étonnée parce que c'est une relation plus amicale, plus libre, moins formelle

qu'en Afghanistan. Cela me plaît. D'un autre côté, c'est bien d'être amical, mais il ne faut pas dépasser les bornes et manquer de respect. Je constate que certains élèves manquent de respect envers les professeurs, et ça, ça me déplaît.

Ghizal Miri, 16 ans, élève de terminale, James Monroe High School, Fredericksburg, Virginie [http://www.cityschools.com/jmhs]

LES PROJETS D'AVENIR

Les études ouvrent la porte à toutes sortes de carrières. La recherche montre que d'ici à 2010 un emploi sur cinq aux États-Unis nécessitera un diplôme universitaire et que le tiers de tous les emplois exigeront un minimum de formation universitaire. Rien d'étonnant, dès lors, que 34 pour cent des jeunes Américains (âgés de 18 à 24 ans) s'inscrivent dans l'enseignement supérieur après avoir fini leurs études secondaires. Ceux qui décident de ne pas aller à l'université ont le choix entre plusieurs possibilités : ils peuvent, par exemple, apprendre un métier, trouver du travail dans le secteur des services, s'enrôler sous les drapeaux (ce qui permet souvent de financer ultérieurement des études universitaires) ou encore seconder leurs parents dans une entreprise familiale.

Marcio Jose Sanchez, AP/WWP

Richard Drew, AP/WWP

AP/WWP

Pour ma part, l'idée de faire des projets après le lycée m'effraie. J'ai un peu peur de quitter ma zone de confort et de me lancer dans le monde des adultes. Il y a des jeunes qui s'inscrivent dans des établissements postsecondaires de cycle court, d'autres qui vont à l'université ou qui suivent des cours préparatoires. Moi, c'est l'Académie navale des États-Unis, à Annapolis (Maryland), qui me tente. J'ai décidé de me pousser au bout de mes limites, physiquement et mentalement. Cela veut dire que j'aurai le rang d'officier dans la marine. On peut étudier toutes sortes de sujets à l'Académie navale, du génie aérospatial aux sciences politiques. Je voudrais faire des études commerciales ou de sciences politiques.

Quand on sort diplômé d'une académie militaire, on a une volonté de fer et le sens de l'organisation. Un autre avantage, c'est qu'on est sûr d'avoir un emploi intéressant quand on a fini ses études, et le salaire n'est pas à dédaigner non plus. Il n'y a pas vraiment d'aspect négatif, si ce n'est peut-être que les étudiants inscrits à l'Académie ne sont pas aussi libres que ceux des universités de faire ce qui leur plaît. En ce qui me concerne, c'est en fait un avantage. Cela évite aux jeunes d'avoir des ennuis et cela les aide à réussir dans la vie.

Casey Czarzasty, 17 ans, élève de terminale, St. Mary's Ryken High School, Leonardstown, Maryland [http://www.smrhs.org]

Il y a des jeunes qui ont du mal à savoir ce qu'ils vont faire après le lycée. Ce n'est pas le cas pour moi – dès le cours préparatoire, je savais que je voulais être institutrice. C'est la maîtresse d'école que j'avais dans cette classe qui m'a donné envie de faire ce métier ; quand je suis entrée en CE2, je n'avais plus aucun doute. J'ai eu des professeurs formidables pendant toute ma scolarité, et je crois que cela m'a aidée à prendre cette décision.

Maintenant que je sais ce que je veux faire dans la vie, je peux me concentrer et faire de mon mieux pour atteindre mon objectif. Il faut aussi que je sois sûre de prendre tous les cours nécessaires au lycée pour que je puisse faire carrière dans l'enseignement plus tard.

Kelsey C. Bell, 15 ans, élève de 3ème, McCutcheon High School, Lafayette, Indiana [http://www.wvec.k12.in.us/McCutcheon]

Je veux être néonatologiste, autrement dit un médecin qui se spécialise dans les soins des nouveau-nés, en particulier ceux qui sont nés prématurés ou qui ont la jaunisse ou d'autres problèmes de santé. J'y pense depuis que je suis toute petite. La jeune fille qui me gardait de temps en temps a fait ses études à l'université Duke. Elle voulait être médecin et elle m'a intéressée à la médecine. Depuis la classe de cinquième, je ne pense qu'à être néonatologiste. Cette année, j'ai suivi un cours d'apprentissage autonome. On peut choisir d'étudier ce qu'on veut. On se

Photos à partir du haut : une conseillère pédagogique, à gauche, donne des conseils à une élève du lycée San Rafael, à San Rafael (Californie) ; un élève du lycée A.E. Smith, à New York, manipule les commandes d'un engin de terrassement à une foire destinée à intéresser les jeunes aux métiers du bâtiment ; un élève fait une expérience au laboratoire du lycée Ione High School à Ione (Oregon).

documente, on a le soutien d'un mentor pendant dix-huit semaines et on termine la session par une activité libre. J'ai eu la chance d'observer un médecin à l'hôpital, un néonatologiste précisément. J'ai pu voir exactement en quoi consistait ce métier et j'ai découvert les divers moyens techniques qui permettent aujourd'hui de sauver la vie de nouveau-nés.
Kristen Grymes, 17 ans, élève de terminale, James Monroe High School, Fredericksburg, Virginie
[http://www.cityschools.com/jmhs]

J'ai décidé de m'engager dans l'armée de l'air des États-Unis. C'est en partie pour des raisons financières, mais aussi parce que j'ai toujours pensé qu'on devait tous contribuer à construire un avenir meilleur et à défendre nos acquis.

Au bout de quatre ans, si l'armée de l'air me plaît, je me réengagerai probablement et c'est là que je ferai ma carrière. Mais pour le moment, je pense surtout à l'aide financière qui est accordée à ceux qui ont fait leur service militaire et qui s'inscrivent à l'université. Je voudrais faire des études de psychologie parce que je crois que c'est une carrière qui me plairait.

La psychologie m'intéresse parce que je trouve fascinant de savoir comment fonctionne le cerveau et ce qui pousse les gens à agir comme ils le font. Je suis assez tenté par la prise en charge psychosociale parce que je voudrais aider les gens qui ont des problèmes à mener une vie plus heureuse et plus saine. Mais la psychologie judiciaire ne me déplaît pas non plus parce que j'aimerais bien traquer les criminels et faire triompher la justice pour que le monde soit un lieu plus sûr aussi bien pour ma famille que pour tous les gens autour de moi.
Evan Hoke, 19 ans, élève de terminale, Red Land High School, Etters, Pennsylvanie
[http://classrooms.wssd.k12.pa.us/red_land.cfm]

J'ai le plus grand respect pour les lois qui gouvernent notre pays, nos États et nos villes. Mais dans ce domaine comme dans d'autres, on peut toujours apporter des améliorations et des changements. Je crois pouvoir changer pour le mieux certaines de nos lois.

C'est en faisant des stages dans des organismes publics, l'été, pendant mes années d'études au lycée et à l'université, que je vais commencer à bâtir mon avenir. L'apprentissage par les livres a ses limites. Quand j'irai à l'université, je suivrai des cours d'administration publique et de psychologie. Il me paraît fondamental de savoir comment fonctionne mon gouvernement, mais il est tout aussi important de comprendre la façon dont raisonnent mes compatriotes.

Quand j'aurai fini mes études universitaires, je crois que ce sera important pour moi de voyager à l'étranger. Avec les connaissances et les expériences que j'aurai emmagasinées pendant mes déplacements, je me sentirai d'attaque pour m'inscrire en fac de droit. À mon avis, on n'est jamais trop instruit. Je compte obtenir un doctorat en administration publique et en psychologie, en plus d'un diplôme de droit. Je voudrais bien aussi porter le titre de « Juge Morgan Atwell ». En travaillant d'arrache-pied et en ayant un comportement exemplaire vis-à-vis du peuple, il ne me faudra pas longtemps pour que je brigue un siège au sénat. Le dur labeur ne fait que commencer.
Morgan Atwell, 15 ans, élève de 3ème, McCutcheon High School, Lafayette, Indiana
[http://www.wvec.k12.in.us/McCutcheon]

Je ne suis pas du genre à me plaire à l'école, contrairement à beaucoup de mes copains et de mes camarades de classe. Moi, ce qu'il me faut, c'est une expérience concrète du travail, alors je me suis engagé dans les « Marines ». Je vais faire mon premier stage au camp d'entraînement de Parris Island, en Caroline du sud, et m'entraîner ensuite six mois de plus à Pensacola, en Floride, pour devenir mécanicien d'aéronef. Peut-être que je vais faire ma carrière dans les « Marines ». Je ne suis pas sûr. Avec la formation que j'aurai reçue, je pourrai toujours faire ce métier dans le civil.

Mais évidemment, la première étape, c'est d'aller jusqu'au bout de l'instruction de base. Je suis conscient des risques, mais je veux protéger les États-Unis parce que je crois en mon pays.
Colin Smith, 18 ans, élève de terminale, W.T. Woodson High School, Fairfax, Virginie
[http://www.fcps.k12.va.us/WTWoodsonHS]

Je veux faire des études de droit international. Si cela m'intéresse, c'est parce que je vois peu de femmes qui travaillent dans ce domaine dans mon pays. Je veux travailler pour les droits de la femme car c'est très important. Je veux retourner en Afghanistan et venir en aide à mon pays.
Ghizal Miri, 16 ans, élève de terminale, James Monroe High School, Fredericksburg, Virginie
[http://www.cityschools.com/jmhs]

L'EXPÉRIENCE DE LA VIE ACTIVE

Aux États-Unis, on attache une grande valeur au travail des jeunes et au fait de gagner de l'argent pour se payer soi-même ses études. Pour beaucoup d'enfants, cela commence par l'argent de poche, montant modeste qui leur est versé toutes les semaines ou tous les mois en rémunération de divers travaux ménagers faits à la maison. Plus tard, ils prennent un emploi à temps partiel après les classes ou le week-end, pour s'acheter des choses, en prévision de leurs frais d'études universitaires et pour acquérir une expérience pratique et un sentiment d'indépendance. Il y a pour cela des possibilités aussi nombreuses que variées : livraison de journaux, baby-sitting pour des voisins, aide à la caisse de supermarchés, nettoyage des tables dans les restaurants. En fait, quelle que soit la situation économique de leur famille, beaucoup de jeunes touchent leur premier salaire avant même d'entrer au lycée. Mais pour protéger les enfants de l'exploitation, la loi américaine fixe l'âge minimum de l'emploi à 14 ans pour la plupart des travaux non agricoles et limite à 18 heures la durée de travail hebdomadaire pour les jeunes de moins de 16 ans pendant l'année scolaire.

Joel Page, AP/WWP

Daniel Hulshizer, AP/WWP

Al Goldis, AP/WWP

Photos, à partir du haut : les élèves de lycée, dans l'État du Maine, ont des congés scolaires pour travailler pendant la saison des récoltes ; des animateurs discutent des choix de musique à la station de radio WCVH, qui émet du bâtiment de la Hunterdon Central High School à Flemington (New Jersey) ; des étudiants au travail à la Librairie Gibson's de Lansing (Michigan).

J'ai eu mon travail presque par accident. Mon frère venait d'entrer chez les boy scouts et il a fallu lui acheter son uniforme. J'attendais à la porte du magasin de fournitures pour boy scouts, sur le seuil, pendant que mes parents faisaient des courses avec lui à l'intérieur. Au bout de quelques minutes, le gérant est venu et il m'a demandé si cela m'intéresserait d'être vendeuse. À l'époque, ma seule façon de gagner de l'argent, c'était de faire du baby sitting à l'occasion ; alors j'ai accepté. J'ai eu mon entrevue et j'ai été embauchée immédiatement.

Laura avec son premier chèque de salaire.

Depuis, le jeudi et le samedi, ma mère m'amène en voiture au magasin. J'aide les clients, je fais le total de leurs achats à la caisse et j'emballe ce qu'ils ont acheté. En plus de la caisse, il faut aussi remplir des rapports qui permettent aux boy scouts d'avoir de l'avancement, prendre les commandes au téléphone et conseiller les parents des louveteaux (garçons de 5 à 10 ans) qui leur achètent leur premier uniforme. Ce n'est pas facile. Au début de septembre, quand les garçons entrent chez les louveteaux, le magasin est envahi par une foule de parents qui ne savent pas ce qu'il faut faire et qu'il faut guider, étape par étape. Les choses sont plus calmes aux autres moments de l'année et cela me donne généralement le temps d'aller m'acheter une boisson au distributeur, de faire du travail de classe ou de bavarder avec les autres employés.

Bien que je n'aie plus autant de temps libre qu'avant, j'aime bien mon travail. Mes collègues et mon patron sont gentils, disposés à aider et intéressants ; aussi, comme ce sont pour la plupart des adultes, quand je leur parle, j'ai un point de vue très intéressant sur « le monde réel ». Et puis, du fait que je gagne de l'argent, je ne suis plus forcée d'emprunter à mes parents chaque fois que je veux m'acheter quelque chose. J'ai une indépendance que je n'avais pas avant. Le fait d'avoir un salaire qui tombe régulièrement m'a appris à gérer mon budget, à décider combien je mets de côté, combien je dépense et combien coûtent en réalité certaines des choses auxquelles je ne pensais même pas. (Je n'avais aucune idée de la cherté des chaussures jusqu'à ce que je m'en achète moi-même)

En plus, grâce à mon travail, j'ai appris à mieux

communiquer : je sais parler aux gens à un niveau professionnel, comment comprendre ce que les gens cherchent en leur posant des questions et même comment calmer un enfant qui fait un caprice. Mon travail empiète sur mon temps libre, mais je ne l'échangerai, ni toutes les connaissances qu'il m'a apportées, pour rien au monde.

Laura Voss, 16 ans, classe de première, Thomas S. Wootton High School, Rockville (Maryland) [http://www.mcps.k12.md.us/schools/woottonhs]

Bien que je n'aie pas encore d'emploi à proprement parler, je fais beaucoup de travaux après les classes. En particulier, j'ai mes corvées à faire, parce que j'élève des lapins et des porcs pour les présenter aux concours de mon club agricole local, le club « Quatre H ». Le Quatre H est une organisation nationale qui favorise l'acquisition de connaissances chez les jeunes en milieu rural. On y rencontre un tas de gens, on s'y fait des tas d'amis et on s'y amuse beaucoup en été.

Je surveille aussi mon petit frère en été et après les classes. J'aime bien retrouver mes amis et passer autant de temps que possible avec eux. Je travaille aussi chez mes grands-parents : je tonds la pelouse et je désherbe le potager. J'aime travailler. C'est très plaisant et cela vous donne des responsabilités. La leçon que la vie m'a apprise, c'est qu'il faut travailler pour avoir ce que l'on veut.

Danielle Burdine, 17 ans, classe de première,, McCutcheon High School, Lafayette (Indiana) [http://www.wvec.k12.in.us/McCutcheon]

Les classes, les devoirs, les activités hors programme, la religion, le cinéma et… le travail : il y a tant de choses à faire et si peu de temps pour les faire. Mais le fait d'avoir un emploi peut avoir des avantages et des inconvénients.

Parmi les avantages, il y a l'argent supplémentaire que vous pouvez dépenser et l'expérience du milieu de travail. Un autre avantage, c'est qu'un emploi vous donne un sentiment d'indépendance plus grand parce que vous pouvez satisfaire à certains de vos propres besoins. Vous pouvez décider d'épargner pour payer vos études universitaires ou pour d'autres projets d'avenir. Certains jeunes contribuent aussi à répondre à certains besoins de leur famille.

Un inconvénient, c'est que les jeunes ne comprennent pas bien le sens du travail, parce qu'ils n'ont pas de factures à payer et qu'au lieu de cela, ils dépensent leur argent pour s'acheter des objets de luxe. Ils risquent donc de croire que l'argent n'est fait que pour être dépensé et de ne pas apprendre à épargner. Les étudiants qui ont un emploi peuvent aussi se voir obligés de consacrer moins de temps à leurs études ou aux activités sociales avec leurs amis et leur famille.

Tirza Sevilla, 15 ans, classe de seconde, Wakefield High School, Raleigh (Caroline du Nord) [http://wakefieldhs.net]

J'ai commencé à travailler chez Hecht's (chaîne de grands magasins dans l'est des États-Unis) l'été dernier, en fait en rapport avec mes études. Je suis un cours de marketing (Marketing III) et, pour ce cours, vous devez avoir un emploi. Vous devez faire un total de 396 heures de travail pour avoir un deuxième crédit pour le cours. Donc j'ai commencé chez Hecht's le 12 juillet dernier. Je travaille au rayon des vêtements pour jeunes, et c'est difficile pour moi, parce que je dois résister pour ne pas dépenser tout mon argent en vêtements. Mais c'est aussi amusant et j'ai appris un tas de choses. Je suis relativement timide et, dans mon poste, je travaille à la caisse et je dois parler aux gens, leur faire la conversation et contrôler mes émotions.

Kristen Grymes, 17 ans, classe de terminale, James Monroe High School, Fredericksburg (Virginie) [http://www.cityschools.com/jmhs]

L'INFLUENCE DE LA RELIGION

L'Amérique est une terre où coexistent de nombreuses religions et les adolescents y pratiquent la leur de manières très diverses. Dès leurs premières classes d'histoire des États-Unis, les petits Américains apprennent que la liberté de religion et la séparation de l'Église et de l'État figurent au nombre des principes fondamentaux qui guident les actions de leur gouvernement. Il appartient à chaque individu de décider de la religion qu'il entend pratiquer et des modalités de cette pratique. Chez de nombreux adolescents, les décisions en matière de religion sont influencées par la famille. Certains fréquentent des écoles confessionnelles ; d'autres suivent après les heures de classe et le week-end des cours d'éducation religieuse organisés par leur église, leur synagogue ou leur mosquée. D'autres encore choisissent de ne pas pratiquer de religion particulière. Beaucoup de religions ont adopté certains aspects de la culture contemporaine des jeunes pour atteindre ceux-ci. Il n'est pas rare, au sein de diverses congrégations, de voir des groupes de rock chrétiens ou des rappers musulmans ou des offices axés sur les jeunes.

Mark Humphrey, AP/WWP

Daniel Hulshizer, AP/WWP

Jim Cooper, AP/WWP

Photos, à partir du haut : des petits groupes de jeunes en prière à la People's Church de Franklin (Tennessee) ; des étudiants de la Noor-Ul-Iman School participent à la prière de l'après-midi à la mosquée de l'Islamic Society of New Jersey, à South Brunswick (New Jersey) ; un étudiant de la Solomon Schecter High School de New York porte une Torah durant les prières du matin.

Je pratique ma foi dans mes actes de tous les jours. Je m'efforce de donner l'exemple aux autres et je base toujours mes choix sur ce qui est acceptable d'après mes valeurs solides. Le fait de faire mes études dans un collègue catholique a une influence majeure sur ma façon de pratiquer ma religion et cela m'a vraiment aidée dans toutes mes difficultés scolaires. Ma foi m'a apporté une base solide sur laquelle je fonde mon existence et, tout au long de ma vie, elle a été une influence importante.
Maggie Boyle, 16 ans, année de première, Saint Mary's Ryken, Leonardtown (Maryland) [http://www.smrhs.org]

Spirituellement, les gens ont besoin de savoir d'où ils viennent, comment ils sont arrivés où ils sont, et où ils vont. Les Américains ont la chance de pouvoir choisir le chemin de la religion qui leur plaît. J'ai grandi dans une famille chrétienne forte qui me soutient et j'ai conservé les valeurs que mes parents m'ont inculquées dès les premiers temps de mon enfance. Mais en tant qu'adolescents, nous sommes influencés surtout par nos amis. Ma meilleure amie a une foi aussi forte que la mienne, et nous en faisons usage pour nous aider mutuellement à agir de manière responsable. Une fois que les gens connaissent vos valeurs, ils ne font pas autant pression sur vous pour vous forcer à faire des choses que vous préférez ne pas faire.
Ashley Voigtlander, 18 ans, année de terminale,, Centennial High School, Lino Lakes (Minnesota) [http://www.centennial.k12.mn.us/chs]

Ma religion a une influence relativement importante sur mon identité, ma façon d'agir et ma façon d'écrire. Le fait d'être juive m'a appris à poser des questions et à interpréter moi-même ce qui est contenu dans la Torah (Ancien Testament), au lieu d'accepter le sens que lui donne la plupart des gens et de considérer cela comme une vérité immuable. Vous pouvez prendre des passages de la Torah et les trouver pertinents pour la vie de tous les jours, et cela vous permet de mieux les comprendre.

Être juif ne signifie pas aller à la synagogue le vendredi soir et le samedi matin, ou de devenir bat-mitzvah or bar-mitzvah (assomption de responsabilités religieuses vers l'âge de 13 ans pour les filles ou les garçons), ou toujours porter une calotte et des franges à ses vêtements (comme le font les hommes chez les juifs orthodoxes). Cela ne signifie pas que vous devez toujours croire une chose ou

que quelque chose vous empêche de croire en une autre chose.

Être juif, c'est une façon d'agir et c'est adhérer à certains principes, comme le respect de la diversité, l'ouverture aux nouvelles connaissances, et le fait d'aider les autres à apprendre. On nous apprend que la chose le plus importante que puissent faire les gens c'est de manifester leur respect envers les autres, de faire des bonnes actions et d'œuvrer pour la paix. Notre livre de prières nous dit : « Ce que tu détestes pour toi, ne le fais à personne. C'est là toute la Thorah ; tout le reste n'est que commentaire. » Les enfants sont très influencés par leur religion parce que c'est ce qu'ils apprennent dès le début de leur vie et peu importe combien tout change, ils savent que cela ne changera pas.

Cindy avec son père à une soirée Country Western organisée par sa synagogue, Beth El Hebrew, à Alexandria (Virginie).

Même en Amérique, il y a de nombreux stéréotypes sur les autres religions et nous parlons, mes amis et moi, de nos religions respectives. Nous nous enseignons des choses les uns les autres et nous apprenons que les stéréotypes sont rarement vrais.

Cindy Holden, 14 ans, année de troisième, West Springfield High School, Springfield (Virginie)
[http://www.fcps.edu/westspringfieldhs]

Ma famille vient de l'Inde et nous sommes hindous. Je suis né en Angleterre. Nous sommes venus aux États-Unis quand j'avais huit ans et maintenant, nous sommes citoyens américains. Tous les dimanches, je vais aux réunions d'un groupe qui s'appelle Swadhyay (ce qui veut dire « étude indépendante » en sanskrit, langue de l'Inde antique). Nous discutons non seulement de questions culturelles mais aussi de moralité. Cela m'aide à mieux me comprendre et à garder le contact avec mon patrimoine culturel.

Aakash Chudasam, 14 ans, année de troisième, Oakton High School, Vienna (Virginie)
[http://www.fcps.k12.va.us/OaktonHS]

Je suis née aux États-Unis et ma famille vient de l'Inde. Nous sommes musulmans. J'appartiens à un groupe de jeunes, « Musulmans en action », qui viennent de différents pays et dont beaucoup, comme moi, sont nés aux États-Unis. Nous organisons toute une série d'activités, tels que des collectes de fonds pour les victimes des tsunamis et pour l'aide humanitaire à la population de l'Irak et de l'Afghanistan. Nous recueillons des fonds de diverses manières, par exemple en vendant des gâteaux et en lavant les voitures. Je suis fière d'être musulmane et ma religion joue un grand rôle dans ma vie. La plupart des étudiants de mon école ne sont pas musulmans, mais cela n'a jamais présenté de problème pour moi. J'ai beaucoup d'amis qui viennent d'un grand nombre d'horizons religieux différents.

Ambreen Ali, 16 ans, année de terminale, Westridge School for Girls, South Pasadena (Californie)
[http://www.westridge.org]

Ma religion a façonné ma vie de multiples manières. La leçon la plus importante que ma religion, le catholicisme romain, m'ait apprise, c'est que ma vie doit être centrée sur l'église. Le fait d'aller régulièrement à la messe m'a appris à sérier les priorités dans ma vie. Pour moi, il y a d'abord l'église, puis la famille et les amis, et puis tout le reste.

Alisha, le jour de sa Première communion, il y a quelques années.

Il est facile dans le monde d'aujourd'hui de se laisser entraîner et de verser dans le matérialisme, avec les choses et les styles de vie qui sont censés vous rendre « heureux ». Ma religion m'a appris ce qu'est le véritable bonheur et ce qui est vraiment important dans la vie.

Alisha Weisser, 17 ans, année de première, St. Mary's Ryken High School, Leonardtown (Maryland)
[http://www.smrhs.org]

Je suis né aux États-Unis, mais mes parents viennent de Birmanie. Nous sommes bouddhistes. Un dimanche sur deux, je vais à un temple bouddhiste dans le Maryland, suivre un cours de langue birmane. Je vais aussi à des offices au temple et je participe à des activités charitables,

telles que la distribution de vivres pour les pauvres. Quand nous avons déménagé, des moines du temple sont venus bénir notre nouvelle maison. J'ai passé une fois un week-end au temple, avec les moines, où j'ai vécu leur existence pendant le week-end. Cela m'a beaucoup apporté et j'espère pouvoir refaire la même chose à l'avenir.

Nay Soe Lwin, 13 ans, année de troisième, Oakton High School, Vienna (Virginie)
[http://www.fcps.k12.va.us/OaktonHS]

RÉSISTER AUX TENTATIONS

Les jeunes sont confrontés à de multiples défis au cours de l'adolescence. La plupart d'entre eux, aux États-Unis, sont capables de faire face aux pressions qui s'exercent sur eux. Toutefois, le désir de manifester leur indépendance et de se distancer de leurs parents et des autres figures d'autorité produit parfois chez les adolescents des comportements qu'ils regrettent par la suite. Les médias tendent à exagérer ou à faire du sensationnalisme, mais il est incontestable que des problèmes existent et qu'ils peuvent avoir de très graves conséquences. La volonté et le désir d'explorer, de mettre en question les limites et d'essayer de nouvelles choses, souvent alliés à un sentiment d'invincibilité, amènent certains adolescents à des expérimentations dangereuses. Aux États-Unis en 2003, selon les statistiques officielles, 30,5 % des jeunes de 12 à 17 ans ont déclaré avoir essayé au moins une fois une drogue illicite, le cannabis pour la plupart d'entre eux. L'activité sexuelle prémaritale expose les jeunes à des risques tels que les grossesses, le VIH/sida et les autres maladies sexuellement transmissibles. De nombreux groupes communautaires et organisations non gouvernementales se sont formés ces dernières décennies pour aider les parents, les établissements d'enseignement, les communautés religieuses et les forces d'application de la loi à traiter de ces questions.)

Matt York, AP/WWP

Joe Marquette, AP/WWP

William Thomas Cain, AP/WWP

À partir du haut : une adolescente regarde par la fenêtre de sa cellule au centre correctionnel pour jeunes de Tohaci (Arizona) ; des membres de l'association des Lycéens contre la conduite en état d'ivresse manifestent à Washington devant le Capitole pour lancer un programme visant à réduire les décès résultant d'accidents de voiture dus à l'ivresse chez les adolescents ; à Upper Providence (Pennsylvanie), un passant regarde un autel improvisé à la mémoire de cinq adolescentes tuées dans un accident de voiture ; quatre d'entre elles avaient des traces de difluoroéthane dans le sang.

Il y a tant de mauvaises décisions que l'on peut prendre pendant ses années au lycée. Les gens peuvent se croire très indépendants, mais en fait, les autres ont une influence sur leurs façons de penser et sur leurs décisions. Je disais toujours que je ne cèderai jamais aux pressions du groupe, mais la chose n'a pas été aussi facile que je le pensais.

Ce n'est qu'après avoir fait une erreur que l'on se rend compte à quel point on a agi bêtement. J'ai essayé la drogue et cela m'a apporté de gros ennuis. Maintenant, je dois tirer les enseignements de mes erreurs. Ce que je vous demande, c'est d'écouter vos instincts, de n'écouter que vous-même. Si vous tirez la leçon de mes erreurs, vous pourrez prendre vos décisions de manière indépendante.
Tyler Tenorio, 16 ans, année de première,, Fort Lupton High School, Fort Lupton (Colorado)
[http://216.17.169.154/hi_schl/]

J'ai 15 ans et, bien que je sois très jeune, j'ai un problème de drogues. Pendant un an et demi, je suis passé d'un programme de réhabilitation à l'autre, mais j'ai enfin réalisé les conséquences de la drogue sur ma vie.

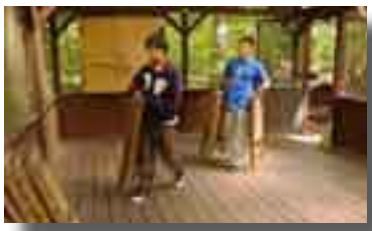
Pendant sept mois environ, j'ai essayé de surmonter mon addiction à la méthamphétamine. Et aujourd'hui, je me retrouve dans le système correctionnel à cause des mauvais choix que j'ai faits pendant cette période. Mais cela m'a beaucoup aidé. Cela fait presque six mois que je ne prends plus de drogue et je suis très fière de moi. Je participe à un programme de traitement intensif en externe et je vais aux réunions d'un groupe qui s'appelle Narcotics Anonymous (Accros Anonymes). Ce sont deux programmes supers qui m'ont beaucoup aidée. Ils vous aident à voir tout l'impact que la drogue a vraiment sur votre existence.

J'ai déçu un tas de gens. Et c'est vraiment terrible de décevoir les gens qu'on aime le plus au monde ; je ne connais rien de pire. Aux réunions (d'Accros Anonymes), on vous dit qu'on ne peut pas changer du jour au lendemain, et c'est vrai : la réhabilitation, ça se fait un jour à la fois.
Tenneil Ewing, 15 ans, année de seconde, McCutcheon High School, Lafayette (Indiana)
[http://www.wvec.k12.in.us/McCutcheon]

LE BÉNÉVOLAT

Nombreux sont les adolescents qui souhaitent intervenir au sein de leur communauté et mettre leur énergie et leur enthousiasme au service d'autrui. D'après Youth Service America, une organisation qui agit en partenariat avec des milliers d'organismes bénévoles et qui propose des possibilités de bénévolat aux jeunes aux États-Unis, des millions d'entre eux ont participé en 2005 à la Journée nationale du service de la jeunesse (National Youth Service Day) et en ont fait le plus grand événement annuel rassemblant des bénévoles dans le monde entier. De jeunes Américains ont, parmi de multiples autres activités, aidé des enfants à faire leurs devoirs scolaires dans le cadre d'arrangements de tutorat, inscrit de nouveaux électeurs, éduqué leur communauté dans le domaine de la nutrition et distribué des informations relatives à la prévention du VIH/sida. Comme nous le voyons dans les essais qui suivent, les événements de l'actualité locale et mondiale motivent les jeunes Américains et les incitent à faire don de leur temps et de leur énergie au service des autres.

Christopher Berkey, AP/WWP



Jim Cole, AP/WWP

Allen Oliver, AP/WWP

Photos, à partir du haut : de jeunes bénévoles plantent des graines dans un camp méthodiste du Tennessee ; les produits de la récolte seront distribués à des familles pauvres ; les membres de Service for Peace, une organisation bénévole, aident à ouvrir un grand camp d'été à Geneva Point, à Moultonboro (New Hampshire) ; à la Chestnut Ridge Middle School de Washington Township (New Jersey), une jeune fille apporte son aide dans une classe d'initiation à l'informatique pour le troisième âge organisée par le district scolaire local.

Les tsunamis qui ont déferlé sur l'Asie du Sud le lendemain de Noël ont touché tous les Américains pendant un certain temps. Ils ont suscité en moi des changements permanents. Comme d'innombrables gens de par le monde, ma famille et moi sommes restés scotchés devant la télévision pendant des heures après avoir appris la catastrophe. Cet anéantissement de centaines de milliers de gens en l'espace de quelques minutes était incompréhensible pour moi.

Le nom de Chennai, en Inde, fréquemment mentionné dans les reportages, a pris un sens particulier pour ma famille. Ma mère avait travaillé avec une femme, Becky Douglas, d'Atlanta, qui y avait fondé un orphelinat depuis peu. Et soudain, ma mère a réalisé que l'orphelinat se trouvait précisément sur le passage du raz-de-marée. Becky, à laquelle nous avons téléphoné, nous a appris que bien que l'orphelinat se trouvait à une centaine de mètres de la plage, tous les orphelins étaient sains et saufs mais qu'en revanche, tous les pensionnaires d'un autre orphelinat tout proche avaient péri. Nous avons aussi appris que l'économie des villages de pêcheurs le long de la côte avait été détruite. Quand nous lui avons demandé quelle serait la meilleure façon de venir en aide à ces gens, Becky nous a dit que leur rétablissement à long terme dépendrait de leur capacité de reprendre leurs activités de pêche. Combien cela coûterait-il ? Selon Becky, 11 000 dollars permettraient de réparer ou de remplacer les bateaux et les filets de pêche d'un village de 500 habitants. À la rentrée de janvier, j'ai parlé à notre principal et je lui ai demandé la permission d'organiser une campagne de collecte de fonds à l'école, la Bullis School, (un établissement d'enseignement privé d'un faubourg aisé de Washington). Il a accepté et, trois jours plus tard, j'ai fait une présentation devant tous les étudiants pour lancer la campagne. Le premier jour de la campagne, à notre grande surprise, nous avons collecté plus de 4 000 dollars. À la fin du week-end, nous avions mobilisé plus du double du montant que nous avions prévu et à ce jour, nous avons dépassé les 100 000 dollars. La totalité de ces fonds a été envoyée directement en Inde.

Huit de mes camarades de classe et moi, avec notre principal et plusieurs autres adultes, avons décidé d'aller en Inde pendant les vacances de printemps, en payant tous le voyage de notre poche. Ce que nous avons appris en Inde a dépassé de beaucoup ce que nous avions appris en collectant les fonds.

Nous avons passé une semaine à Chennai, où nous

avons consacré la moitié de notre temps à l'orphelinat et à l'école objets de notre attention initiale et l'autre moitié à trois colonies de lépreux. Le travail à l'orphelinat a été très facile pour nous, parce que les enfants étaient tous adorables. En fait, nous avons eu beaucoup de mal à les quitter après notre bref séjour parmi eux et beaucoup d'entre nous pleuraient au moment du départ. Notre travail dans les colonies de lépreux a été bien plus difficile, mais en fin de compte, c'est là que nous avons sans douté été les plus utiles. Aucun d'entre nous n'avait jamais été en contact avec des malades. Au début, nous craignions même de nous approcher d'eux ; ne parlons pas de les toucher. Mais nos craintes ont vite disparu quand nous avons vu à quel point ces gens étaient heureux de recevoir la visite de gens de l'extérieur qui leur apportaient leur amour et leur aide. Nous les avons aidés à faire des travaux communautaires, par exemple à planter des bananiers pour appuyer leurs efforts visant l'auto-suffisance, mais ce qu'il y a eu de mieux, c'est que nous les avons aidés individuellement. Le meilleur moment de mon voyage, et le plus émouvant de toute mon existence, a été de peigner et de tresser les cheveux d'une lépreuse qui avait perdu les deux mains et les deux pieds. Je n'avais jamais bien apprécié jusqu'alors combien de simples gestes d'amour peuvent faire pour les autres.

Ellie, en Inde, avec des enfants de l'orphelinat Rising Star Outreach de Chennai.

Lauren Elyse (Ellie) Prince, 16 ans, classe de première, The Bullis School, Potomac (Maryland) [http://www.bullis.org]

Tous les jeunes doivent prendre position et se faire les intendants de l'environnement pour le bien des générations à venir. Depuis ma petite enfance, je m'intéresse de plus en plus à l'environnement. À l'école primaire, en 2ème année, j'ai fait partie du Club d'écologie. Nous nous sommes efforcés d'améliorer l'esthétique du terrain de l'école et de superviser des projets de recyclage. J'ai appris, dès l'âge de huit ans, que cette bonne intendance de l'environnement était une nécessité.

À la fin 2004, j'ai fait un exposé au Congrès du centenaire du Service forestier des États-Unis, dans lequel j'ai parlé de ce qu'il fallait faire pour que les jeunes entendent l'appel, et y répondent, en faveur de l'adoption de pratiques écologiquement rationnelles, pas seulement pour leur génération mais pour l'avenir aussi. Cela a vraiment marqué un tournant dans mon existence. Le contact avec des approches politiques adverses et la prise de conscience des conflits liés à la gestion des ressources naturelles m'ont ouvert les yeux et m'ont permis de comprendre les choix difficiles que doivent faire les responsables de l'intendance de l'environnement. En engageant les décideurs politiques nationaux à songer à tirer parti de l'enthousiasme de la jeunesse pour appuyer le processus complexe de la résolution des problèmes environnementaux, j'espère avoir contribué à la participation future des jeunes de notre pays intéressés par ces problèmes.

Mon intérêt pour l'environnement m'a apporté d'extraordinaires possibilités de partager avec d'autres mon temps et mes compétences. Il suffit, lorsque l'on se passionne pour une question, quelle qu'elle soit, d'agir bénévolement et il se présente alors des possibilités qui permettent de servir la cause à laquelle on s'intéresse.

John T. Vogel, 17 ans, terminale, Jesuit High School, San Antonio (Floride) [http://www.jesuittampa.org]

Les médias consacrent souvent leurs reportages aux jeunes en difficulté, mais il y a aux États-Unis des jeunes bien plus nombreux qui ont des effets positifs sur leur communauté.

Je suis bénévole dans un programme de mentors dans l'une de nos écoles primaires locales. Une fois par

semaine, je vais à l'école et je passe du temps avec une élève de CM2. Nous jouons dans la cour de récréation ou nous allons à la bibliothèque, et nous parlons de son travail de la semaine. Ce programme a pour objectif de guider les enfants qui risquent de connaître des difficultés à l'avenir. À mon avis, c'est l'un des programmes les plus efficaces de notre lycée, parce qu'il donne confiance aux enfants dès un très jeune âge. J'ai vu beaucoup de progrès chez les enfants qui ont un mentor et ce sont des progrès qui se répercuteront tout au long de leur existence.

Le fait de pouvoir aider quelqu'un et d'avoir un impact positif sur son existence est l'une des raisons qui poussent tant de jeunes à faire don de leur temps. Une chose aussi simple que de consacrer une heure se son temps, moins d'un pour cent de sa semaine, peut faire une différence radicale dans la vie de quelqu'un d'autre. Les jeunes font don de leur temps de leur plein gré, par bonté de cœur, sans songer à être récompensés ou rémunérés. Et bien qu'il n'y ait pas de rétribution concrète, les connaissances et la confiance que l'on acquiert sont d'une valeur inestimable.

Kelsey Blom, 18 ans, terminale, Centennial High School, Circle Pines (Minnesota)
[http://www.centennial.k12.mn.us/chs]

En aidant aux travaux de réfection des maisons de personnes défavorisées, Kristen Grymes (ici, le jour de la cérémonie de remise de son diplôme) démontre concrètement l'altruisme et la compassion des jeunes.

Chaque année, mon église organise un voyage de jeunes à l'intention des adolescents actifs au sein de la congrégation. L'an dernier, nous sommes allés à Chicago et nous avons travaillé dans un refuge de l'Armée du Salut ; en fait, ils n'appellent pas cela un refuge, ils parlent de « centre d'aide à la vie » ou quelque chose d'approchant, mais c'est là que nous avons travaillé. Nous avons décoré la garderie d'enfants et nous avons fait la cuisine pour les pensionnaires. Cette année, nous irons au Canada et j'attends cela avec impatience. Ces deux dernières années, je suis aussi allée à un camp chrétien, le « Friend Camp ». Les jeunes de différentes églises de la région se réunissent à la Christian High School de Fredericksburg, qui est un lycée privé, où nous passons une semaine. Au lieu de dormir dans des lits, nous dormons par terre, sur des matelas pneumatiques.

Les organisateurs ont choisi dix maisons qui appartiennent à des économiquement faibles, et nous les réparons. C'est plutôt cool, parce qu'ils nous répartissent pour nous mettre avec des gens qui n'appartiennent pas à notre église mais à toutes les autres églises. Nous travaillons ensemble et quand je dis travailler, je veux dire travailler : par exemple, pour réparer le toit d'une maison, nous avons dû retirer 11 couches de vieux linoléum et refaire tout le toit. J'aime bien faire des choses que je n'ai jamais faites avant. Certains des gens que nous avons aidés pensaient que les jeunes étaient indifférents à leur sort, mais nous leur avons prouvé le contraire.

Kristen Grymes, 17 ans, terminale, James Monroe High School, Fredericksburg (Virginie)
[http://www.cityschools.com/jmhs]

LA MUSIQUE

Pratiquement tous les jeunes Américains aiment écouter de la musique et s'intéressent à certains artistes et à certains types de musique. Hip-hop, rock, rap, country, jazz, heavy metal, et d'ingénieux amalgames de divers styles attirent des foules de jeunes fans. L'internet et les lecteurs portables de MP3 et de CD figurent parmi les innovations de haute technologie grâce auxquelles les jeunes s'abreuvent continuellement des compositions de leurs artistes préférés. Mais les adolescents ne font pas qu'écouter.

Steve Rouse, AP/WWP

Quelque trois millions d'Américains de 13 à 18 ans étudient la musique, dans les écoles, en leçons particulières, ou même seuls, et des centaines, voire des milliers de jeunes appartiennent à des « orchestres de garage », chez eux ou chez des amis, où ils répètent et composent des chansons.

Chitose Suzuki, AP/WWP

Photos à partir du haut : des étudiants de plusieurs États du Sud des États-Unis sont en train de répéter à l'université du Southern Mississippi à Hattiesburg pour un concert du All-South Honor Jazz Band ; des fans acclament le chanteur Stevie Wonder au concert « Live 8 » à Philadelphie, le 2 juillet 2005.

La musique occupe une place immense dans la vie des adolescents. Que ce soit dans l'orchestre ou la fanfare du lycée ou dans une petite formation d'amateurs, entre amis, la musique est omniprésente dans leur existence. Ils ne peuvent tout simplement pas s'en passer.)

Je joue du trombone dans l'orchestre du lycée Wakefield, mais je joue aussi de la guitare électrique avec mon orchestre de rock. La musique est présente dans ma vie, à tous les moments de la journée et tous les jours. J'ai décidé de faire partie de l'orchestre de l'école pour en savoir plus long en théorie musicale. Je voulais en savoir davantage sur chaque note des partitions et sur leur rôle dans l'ensemble de chaque composition. Et puis j'ai appliqué ce que j'ai appris dans cette classe à ce que j'aime vraiment faire : jouer de la guitare.

J'ai une passion pour le rock ! Depuis l'âge de 14 ans, je suis fasciné par le talent qu'il faut avoir pour jouer de la guitare électrique, de la basse, de la batterie et pour chanter devant un public immense. J'ai été influencé par de nombreux artistes sur la voie qui fera de moi une star du rock. Des orchestres comme Breaking Benjamin, Adema, KoRn et beaucoup d'autres me motivent et me donnent envie de jouer devant un public nombreux.

La musique a changé ma vie.

Ben Ceplecha, 17 ans, classe de seconde, Wakefield High School, Raleigh (Caroline du Nord) [http://wakefieldhs.net]

La musique peut réunir des gens de cultures différentes, forger des amitiés impérissables et même nourrir l'âme des musiciens. Il n'y a rien d'étonnant à ce que tant d'étudiants des écoles secondaires d'Amérique soient passionnés de musique comme ils le sont. Pour moi, la musique est un mode de vie.

Je crois que la motivation et l'inspiration sont essentielles pour le musicien qui veut réussir. Mon père et ma mère, originaires de Chine, ont émigré aux États-Unis. Pour diverses raisons, ils n'ont pas eu le luxe d'apprendre la musique. Quand j'étais petit, mes parents m'ont fait faire de la clarinette et du piano. Chaque jour, ils me surveillaient pendant que je répétais et ils m'ont payé des leçons particulières. Les quelques premières années, j'avais horreur de perdre mon temps à apprendre à jouer des instruments qui ne m'intéressaient pas. Quand je suis arrivé à la « middle school » (niveau collège), mes parents m'ont dit de faire partie de l'orchestre de l'école et mon professeur de piano m'a fait entrer dans un très bon

orchestre. C'était la première fois que je voyais mes camarades de classe jouer en harmonie. Au fil des ans, j'ai appris de plus en plus de choses et je suis devenu suffisamment indépendant pour pratiquer dès que je rentrais de l'école. Plus je faisais de progrès, plus je pratiquais. J'ai enfin commencé à apprécier ce que mes parents avaient fait pour moi en m'obligeant à faire de la musique.

Je ne joue pas actuellement dans l'orchestre de mon lycée, mais je joue à la Chinese Music Society of Greater Washington. Notre orchestre a pour objectif de réduire les différences culturelles entre les Américains et les Chinois par le biais de la musique chinoise et américaine. En tant que Sino-Américain, je suis très fier de préserver et de présenter la musique chinoise ancienne et de promouvoir les échanges culturels entre le peuple chinois et le peuple américain. Je crois que j'ai trouvé le moyen idéal d'allier mon amour pour la musique et mon patrimoine culturel.
Elwin Wang, 15 ans, classe de troisième, Walt Whitman High School, Bethesda (Maryland) [http://www.waltwhitman.edu]

Le lycée peut être source de stress pour les adolescents. La musique leur donne un moyen d'exprimer leurs émotions et les réconforte lorsqu'ils ont l'impression que personne ne les comprend. La beauté de la musique vient aussi de la multiplicité des types de musique.

J'adore la musique qui raconte une histoire. J'aime aussi beaucoup la musique qui a un nouveau son ou des tonalités classiques et directes, comme les interprétations en direct avec des instruments acoustiques. La musique peut également exprimer des opinions. Il y a des opinions sur la politique, la religion et les gens dans certaines de mes compositions, mais la musique que je préfère est exempte de politique, parce que je trouve que la politique se fourre partout ailleurs. La musique devrait être l'expression spécifique des sentiments de l'artiste et de sa perception du monde. J'aime pouvoir mélanger le passé et le présent. Les orchestres du passé me donnent une idée de ce qu'était la vie avant ma naissance.

La musique m'aide, comme beaucoup de gens de mon âge, à faire face au stress quotidien de la high school et à échapper aux pressions du groupe. Nous pouvons écouter de la musique dans notre chambre pour oublier le monde, nous évader et surmonter certains désagréments comme les petites disputes avec les parents.

La musique influe sur tous les aspects de ma vie, sur ma façon de m'habiller, mon art et mon langage.
Kim Cline, 15 ans, classe de première, Belpre High School, Belpre (Ohio) [http://www.seovec.org/belpre/bhs.htm]

Je suis l'une de ces adolescentes typiques qui adorent écouter de la musique. Mais je suis un peu différente des autres : la plupart des jeunes écoutent un type de musique spécifique, comme le rock moderne ou le pop alternatif avec guitares électriques, mais moi, j'écoute de la musique de styles très variés. Bien sûr, j'aime la même musique que mes camarades, mais j'ai aussi une passion pour la musique country, le jazz, la musique oldies, le classique et même l'opéra.

La musique est importante dans ma famille : c'est quelque chose qui nous intéresse tous et que nous partageons. Pour les anniversaires, nous avons même composé notre version de la chanson traditionnelle « Happy Birthday » avec des harmonisations pour chaque membre de la famille. À l'église, nous chantons ensemble pour certains offices spéciaux. Mon père a une passion pour sa guitare acoustique et l'une de mes sœurs, Corinne, joue du piano et de la trompette. Quant à moi, j'ai toujours fait partie d'une chorale, aussi loin que je remonte dans mes souvenirs.

La musique me calme et me détend après le stress de la journée. Elle m'emporte doucement et me permet d'échapper temporairement à la réalité. Les gens peuvent s'exprimer par les chansons et, parfois, jeter des ponts entre différentes cultures. Dans ma chorale, nous avons appris des chants en allemand, en français, en latin, en italien et dans d'autres langues, comme le samoan. Le simple contact avec des chants nouveaux et qui ne nous sont pas familiers nous rend plus tolérants à l'égard des autres cultures
Andrea Bohling, 16 ans, classe de seconde, Wakefield High School, Raleigh (Caroline du Nord) [http://wakefieldhs.net]

LES SPORTS

La jeunesse se caractérise par son énergie débordante, mentale aussi bien que physique. Les sports organisés et informels apportent aux adolescents la possibilité de dépenser une partie de cette énergie, mais aussi, chose plus importante encore, d'apprendre la valeur du « fair play », de l'esprit sportif, de la réalisation des objectifs et tout simplement de s'amuser. En 2003, 58 % des garçons et 51 % des filles des lycées américains pratiquaient un sport d'équipe. Les sports les plus populaires chez les garçons sont le football américain, le basket-ball, l'athlétisme, le base-ball et le football. Pour les filles, ce sont le basket-ball, l'athlétisme, le volley-ball, le softball, et le football. Étant donné qu'une loi des Etats-Unis encourage les filles et les femmes à faire du sport, la participation au sport des adolescentes dans l'enseignement secondaire a augmenté de 800 % au cours des 30 dernières années ! Parmi les autres activités sportives organisées dans les lycées figurent souvent la gymnastique, la lutte, la natation, le tennis et le golf. En milieu extrascolaire, les adolescents font du sport dans diverses ligues sportives à base communautaire. En outre, tout particulièrement l'été, ils prennent part à des matches et à des compétitions informels d'un sport ou d'un autre dans les rues et dans les parcs de quartier.)

Scott McCloskey, AP/WWP.

Charlie Neibergall, AP/WWP

AP/WWP et McDonald's

Photos, à partir du haut : un entraîneur conseille des lutteurs du lycée Oak Glen de New Manchester (Virginie-Occidentale) ; un lanceur de poids du lycée Iowa City West lors d'une rencontre d'athlétisme à Des Moines (Iowa) ; bataille au rebond lors d'un tournoi de basket-ball « McDonald's All-American » en 2005, à South Bend (Indiana).

Après les classes, je fais deux sports : du volley-ball pendant l'automne et du basket-ball pendant l'hiver. Le sport que je préfère, c'est le volley-ball. J'en fais une fois la journée de classes finie. Pour commencer, l'équipe fait un ou deux tours de piste pour s'échauffer et puis nous faisons une série d'exercices pour pratiquer certains mouvements : les déplacements, les préparations, les smashes, les plongeons ; et il y en a beaucoup d'autres. Quand nous disputons des matches, nous portons un maillot avec l'emblème de l'équipe, comme cela, tous les élèves savent qu'il y a un match de volley ce soir-là.

Pendant l'hiver, je joue au basket-ball. Comme pour le volley, nous nous exerçons tout de suite après les classes. Nous commençons aussi chaque séance par quelques tours de piste d'échauffement. Et puis nous passons aux exercices pour nous perfectionner : passages de ballon, exercices de tir au panier, exercices de pressing, et nous travaillons notre défense et notre attaque. Au printemps, je ne fais pas de sport d'équipe, mais je fais du conditionnement pour rester en forme pour le volley et le basket.

Paige Caldwell, 15 ans, troisième, McCutcheon High School, Lafayette (Indiana) [http://www.wvec.k12.in.us/McCutcheon]

J'ai commencé à faire de l'athlétisme, de la course, en septième, parce que je courais bien quand on jouait au football. Je n'étais tout simplement jamais fatigué. Le sport a fait énormément pour moi, pour m'apprendre la discipline : je me réveille tous les jours à 6 heures moins le quart pour aller à l'entraînement, sept jours par semaine.

En fait, c'est mon père, qui est mort l'an dernier, qui m'a motivé et qui m'a soutenu quand j'en avais assez et que je voulais arrêter, que ce soit pour mes études ou pour la course. Il s'est battu contre le cancer pendant neuf ans ; il a eu deux opérations de 14 heures, et la

Eddie Arguello, l'un des meilleurs coureurs des lycées du comté de Miami-Dade (Floride), a obtenu une bourse d'athlétisme pour faire ses études de commerce et de finances à la Florida International University. Son but : devenir conseiller financier ou président de banque.

chimio et les rayons. Mes parents sont du Nicaragua, mais je suis né et j'ai grandi à Miami, dans un quartier qui est à 90 % hispanique.

Eduardo (Eddie) Arguello, 18 ans, terminale, Belen Jesuit Preparatory School, Miami, (Floride) [http://www.belenjesuit.org]

Receveur exceptionnel au football et meilleur marqueur de l'équipe de basket-ball, David Foster, 1,93 m, est aussi responsable de classe et excelle dans ses études.

Je dirais que je passe deux ou trois heures par jour, toute l'année, à m'entraîner au football américain et au basket-ball, y compris l'entraînement aux poids et haltères. En fait, les premières semaines d'entraînement au football, à la fin de l'été et au début de l'automne, j'y mets cinq heures par jour, parfois plus. Pourquoi ? La première raison pour laquelle j'en fais tant, c'est que j'adore le sport. C'est quelque chose qui me vient tout naturellement : j'ai envie d'en faire.

Et je me rends compte que c'est une occasion qui se présente une fois dans la vie. D'ici 20 ans, je ne serai plus capable de faire du football américain ou du basket. Et quand j'en serai là, je ne veux pas avoir des regrets et me dire que j'ai laissé passer ma chance de jouer.

A l'université, je ferai probablement du basket, mais j'ai décidé que je jouerai au niveau de compétition le plus élevé que je pourrai. Alors, si j'ai de meilleures chances d'avoir une bourse en faisant du football plutôt que du basket-ball, je ferai du football. Mais ce sera probablement le basket-ball.

Quand vous avez une bonne équipe, tout le monde [à l'école] s'implique tellement davantage. Il y a plus de gens qui veulent faire du sport, plus de gens qui viennent assister aux matches. Cela unit la communauté et nous motive, nous les joueurs. Les gens ne sont peut-être pas aussi enthousiastes si vous ne gagnez pas, mais ça reste quand même très amusant.

L'autre chose dont je suis certain, c'est que le fait de faire du sport fait de moi un meilleur élève. Si vous n'avez pas d'assez bonnes notes, on ne vous laisse pas jouer. Je sais que pendant la saison des sports j'ai moins de temps pour faire mes devoirs, mais ce qui se passe, c'est que je m'applique davantage dans mes études. Je me concentre plus sur ce que j'ai à faire et sur les dates limites où il faut que tout soit fait. Je sais que je dois pousser davantage dans mes études et j'ai presque toujours de meilleures notes qu'aux autres moments de l'année. Donc le sport m'aide vraiment sur le plan intellectuel.

D*avid Foster, 17 ans, première, Sweet Grass County High School, Big Timber (Montana) [http://www.sweetgrasscounty.com/sghs]*

L'ÉCOLE À LA MAISON

Chuck Offenburger

Sam et Stan Scoma se réclament d'une tendance modeste, mais croissante, aux Etats-Unis. Ils viennent de terminer leurs études secondaires après avoir fait pratiquement toute leur scolarité en restant chez eux, comme l'avaient fait avant eux une sœur et un frère aînés. (Généralement, les programmes de scolarisation à domicile sont organisés par les parents en coopération avec les autorités locales et de l'Etat ainsi qu'avec l'aide d'organisations nationales, dont le « National Home Education Network », par exemple (www.nhen.org). Sam et Stan sont bien d'accord : le fait de pouvoir progresser à leur rythme leur a inculqué une forte dose d'autodiscipline et ils ont le sentiment d'avoir reçu une excellente éducation. Tout au long de leurs études, ils ont participé à des activités sportives, musicales et paroissiales. Brillants en mathématiques et en sciences, ils ont obtenu une bourse afin de commencer leurs études postsecondaires au « community college » de la ville de Columbia, en Caroline du Sud, où ils vivent avec leurs parents. A terme, ils comptent décrocher un diplôme d'ingénieur.

*Journaliste, Chuck Offenburger écrit ses articles de sa ferme située à proximité du hameau de Cooper (trente habitants), dans l'Iowa, qui a pour nom « Simple Serenity ». Voilà quarante ans maintenant qu'il suit l'évolution de la vie aux Etats-Unis. On peut le contacter par courriel à l'adresse suivante : chuck@Offenburger.com. Pour tout renseignement complémentaire sur l'école à la maison (*home schooling*), consulter la section des sites internet à la fin de la présente publication.*

Les frères jumeaux Sam et Stan Scoma, qui viennent de terminer leurs études secondaires à Columbia (Caroline du sud), ont fait pratiquement toute leur scolarité à domicile. Ils ont progressé à leur rythme ; quand les leçons étaient faciles, ils mettaient les bouchées doubles, et quand elles leur donnaient du fil à retordre, ils ralentissaient la cadence. Quand un sujet se prêtait à une « discussion de classe », ils palabraient entre eux. Ils ont eu des enseignants qui sortaient de l'ordinaire, telle une personnalité politique locale qui leur a donné des leçons sur l'art de parler en public. Leurs parents, Steve et Sandy, leur ont enseigné toutes sortes de matières, et Sam et Stan se sont aussi appris l'un l'autre beaucoup de choses.

Steve Scoma

Installé au salon, Sam rédige un devoir.

Sam et Stan étaient des « homeschoolers » – autrement dit, des enfants instruits au foyer par leurs parents, une situation peu courante mais qui prend de l'ampleur aux Etats-Unis. A Columbia, métropole de 516 000 habitants, on estime à 2 000 le nombre de jeunes dont l'instruction est faite à la maison et à environ 120 le nombre de ces derniers qui, chaque année, terminent leur programme d'études secondaires.

Le phénomène de l'instruction en famille se développe depuis une vingtaine d'années pour toutes sortes de raisons. Certains parents sont motivés par des considérations religieuses : ils veulent, par exemple, s'assurer que les leçons sont conformes à leur enseignement religieux ou encore transmettre leur éthique religieuse à leurs enfants. D'autres sont convaincus que leurs enfants feront de meilleures études à la maison que dans une classe aux effectifs chargés. Des raisons logistiques poussent d'autres familles à le faire, par exemple si l'école est tellement éloignée du domicile que les trajets quotidiens se révéleraient pénibles.

DEUX GRANDES LEÇONS

Aujourd'hui âgés de 18 ans, les jumeaux se penchent sur l'enseignement qu'ils ont reçu au foyer et ils disent qu'ils ont appris beaucoup de choses. Mais deux leçons en particulier s'imposent : ils ont appris à étudier et ils ont acquis une discipline personnelle.

« L'un de mes aspects préférés de l'école à la maison, c'est que vous apprenez à vous instruire, explique Sam. Si vous ne comprenez pas quelque chose, vous pouvez demander l'aide de vos parents, mais vous apprenez à faire

Steve Scoma
Stan fait ses devoirs à la table de la cuisine.

des recherches et à trouver des réponses par vous-même. »

Selon Stan, la plupart des enfants instruits à la maison traversent un jour ou l'autre une phase pendant laquelle ils sont tentés de faire le minimum. « Mais ils finissent par se rendre compte qu'ils peuvent soit constamment chercher à se dépasser et réussir dans la vie, soit ne pas accepter leurs responsabilités et échouer dans la vie. Personnellement, nous avons tellement appris en matière d'autodiscipline que nous n'étions plus vraiment tentés, depuis un an ou deux, de ne pas faire notre travail. »

Ce qui a toujours plu à Sam, « c'est qu'il n'y a pas d'horaire fixe, sauf si nous le désirons. Cela n'a jamais dérangé nos parents que nous nous levions tard, du moment que nous faisions nos devoirs. » Marché conclu, et résultats brillants à la clé.

De fait, avec leur carnet de notes qui frise la perfection, les deux frères ont largement dépassé les conditions requises par l'association qui a supervisé leurs programmes scolaires, la « South Carolina Association of Independent Home Schools », qui leur a décerné leur diplôme de fin d'études.

Leurs résultats scolaires sont si impressionnants que les frères Scoma ont reçu chacun une bourse d'études qui couvre entièrement les frais de scolarité au Midlands Technical College, à Columbia. Après avoir terminé leurs deux années d'études dans cet établissement, ils comptent s'inscrire à l'Université de Caroline du Sud pour y obtenir une licence.

Les mathématiques et les sciences sont deux sujets qui les passionnent. Sam se demande s'il ne va pas faire carrière dans le domaine spatial ou aéronautique. Stan, lui, est fasciné par le génie chimique et il pourrait bien se lancer dans la recherche et la mise au point de médicaments.

Les motivations de la famille Scoma

Pourquoi les parents de Sam et de Stan ont-ils choisi d'instruire leurs enfants à la maison ?

Steve et Sandy Scoma habitaient Dallas, au Texas, quand leur fille et leur fils aînés, Stacy et Steve Junior, ont atteint l'âge d'aller à l'école.

« C'est à ce moment-là que nous avons choisi de les instruire nous-mêmes, pensant que nous pourrions leur donner un bon départ avant de les exposer au climat de compétition d'une salle de classe », explique le père. A l'époque, il travaillait dans le secteur de la technologie de l'information. Sandy est restée à la maison pour prendre en charge l'instruction des enfants. En 1990, ils ont déménagé et se sont installés en Caroline du Sud. Là, ils ont participé à un projet de construction d'un complexe sportif et à son exploitation. Sam et Stan ont travaillé à temps partiel dans cet établissement.

« Quand nous sommes arrivés en Caroline du sud, nous avons continué l'école à la maison pour des raisons un peu différentes », poursuit Steve avant de mentionner la réputation de faiblesse du niveau des écoles publiques. « Même si les établissements de notre district étaient relativement bien cotés, nous avons pensé que les résultats scolaires des lycéens sortis diplômés des établissements d'enseignement public de Caroline du Sud ne seraient pas suffisamment compétitifs par rapport à ceux des élèves d'autres régions des Etats-Unis. Je suppose que nous aurions pu inscrire nos enfants dans le privé, où les programmes scolaires sont de meilleure qualité, mais nous n'en avions pas les moyens. Nous avons alors décidé de continuer à les instruire chez nous. »

Après avoir fini leurs études secondaires à la maison, Stacy Scoma (26 ans) et son frère Steve (24 ans) ont continué sur leur lancée dans l'enseignement supérieur. Diplômés de l'Université de Caroline du Sud, Stacy est aujourd'hui institutrice en maternelle et Steve va chercher du travail dans l'ingénierie informatique.

La participation aux activités parrainées par l'église que fréquente la famille Scoma, la « Christian Life Assembly of God », a joué un rôle important dans l'instruction des enfants à la maison. Sam et Stan ont vu leur sensibilité culturelle s'éveiller à l'occasion des stages qu'ils ont faits à l'étranger, notamment au Mexique, en Inde et en Roumanie, en compagnie d'autres membres de leur église. En outre, ils ont largement profité du vaste programme musical de leur église. Stan est un excellent pianiste. Sam joue non seulement du piano, mais aussi de la guitare et de la contrebasse. L'un et l'autre sont des membres importants de l'orchestre et de la chorale des jeunes.

Par ailleurs, Sam et Stan sont des athlètes de talent qui ont su saisir les occasions fournies dans la communauté de pratiquer des sports d'équipe.

PRÊTS POUR L'AVENIR

Les frères Scoma se disent fin prêts pour affronter la rigueur des études universitaires.

« Nous avons suivi des cours de maths et de sciences à un niveau avancé avec d'autres jeunes instruits à la maison comme nous, dit Sam. Nous nous sommes bien débrouillés, et je dois dire que je suis impatient d'avoir davantage de discussions de groupe à l'université. »

Sam et Stan s'accordent à dire que l'époque actuelle est favorable aux jeunes. « Je crois qu'aucune autre génération n'a jamais eu autant de choix que la nôtre en matière de carrières, déclare Stan. Les occasions sont innombrables, et personne n'est limité en raison de son appartenance à tel milieu socio-économique ou tel groupe ethnique. » ■

Les opinions exprimées dans le présent article ne reflètent pas nécessairement les vues ni les politiques du gouvernement des Etats-Unis.

DU CENTRE DE L'EUROPE AU NORD DE L'OHIO

Robert Taylor

Louisa Fricke et Arne Schlegelmilch, deux élèves allemands, et Zuzana Oravcova, une élève slovaque, ont passé leur année de première dans un lycée public d'Amherst (Ohio), avec l'aide de l'International Student Exchange and Study abroad Resource Center (Centre de ressources pour les échanges internationaux d'étudiants et les études à l'étranger). Ils ont parlé avec l'écrivain Robert Taylor de leurs impressions et de leurs expériences lorsqu'il s'est agi de se faire de nouveaux amis, de s'adapter à un système d'enseignement différent et d'apprécier le culte que les Américains vouent à l'automobile et au « fast-food ». Ils ont aussi évoqué leurs projets d'avenir.

Robert Taylor est l'auteur de trois romans : The Innocent *(L'innocent),* All We Have Is Now *(Nous n'avons que le présent) et* Whose Eye Is on Which Sparrow ? *(Qui observe le moineau, et lequel ?). Il est aussi associé au Collège d'Oberlin, dans l'Ohio.*

L'International Student Exchange and Study abroad Resource Center (www.internationalstudent.com) facilite les démarches pour les lycéens du monde entier qui souhaitent faire des études à l'étranger. C'est ainsi que trois jeunes Européens sont venus, en 2004-2005, passer leur année de première (11ème année d'étude) dans l'Ohio, à Amherst, juste à l'ouest de Cleveland, au Lycée Marion Steele (Marion L. Steele High School). Louisa Fricke et Arne Schlegelmilch viennent tous deux d'Allemagne, Louisa de Hamburg et Arne de Bad Saarow, à 45 km à l'est de Berlin ; Zuzana Oravcova vient d'Okr. Presov, en Slovaquie.

Leur séjour aux États-Unis a été coordonné par Linda Petkovsek, résidente d'Amherst qui travaille avec l'International Student Exchange depuis cinq ans. Après avoir été informée de l'identité des visiteurs pour cette année scolaire, elle s'est chargée de leur inscription au lycée, avec l'aide du sous-directeur de l'établissement, M. Tom Lehman. Elle a ensuite trouvé aux environs d'Amherst pour chacun des visiteurs une famille d'accueil qui avait proposé d'héberger des étudiants étrangers.

À la fin de l'année scolaire, quelques semaines avant leur retour en Europe, Louisa, Zuzana et Arne, réunis à la bibliothèque du lycée, ont parlé de leur séjour aux États-Unis.

Arne Schlegelmilch

À la question de savoir pourquoi elle avait voulu venir faire des études aux États-Unis, Louisa répond : « Pour voir comment les autres gens vivent et pour perfectionner mon anglais. Je veux devenir aiguilleur du ciel et pour cela il faut une excellente connaissance de l'anglais. Aussi, ma sœur et certaines de nos amies avaient déjà passé un an aux États-Unis et ça leur avait beaucoup plu. »

« C'est la même chose pour moi, dit Zuzana. Mon frère est venu il y a cinq ans et il m'a expliqué en gros comment fonctionne le programme d'échange. Je suis venue principalement à cause de l'anglais, pour faire des progrès, mais je voulais aussi faire l'expérience d'un mode de vie totalement différent, d'une culture et de gens différents. »

« Il y avait longtemps que j'en rêvais, dit Arne. Cela a commencé ma toute première année d'école : un de mes camarades avait passé un an aux États-Unis, donc j'ai su très vite que c'était possible. Mais ce que je cherchais aussi en venant ici, je crois, c'était un nouveau départ. Lorsqu'on arrive, on ne connaît personne, il faut tout recommencer à zéro. Cela rend les choses intéressantes, très intéressantes. »

LA VIE AUX ÉTATS-UNIS

Sur ce qui a marqué son séjour aux États-Unis, Louisa déclare : « J'ai fait tout un tas de choses. Je n'ai pas été longue à me faire des amies, d'abord parce que je fais du football et aussi de la natation. À part ça, c'était plus ou moins la même chose tous les jours : on rentre à la maison, on fait ses devoirs, on dîne et on se couche. Et le lendemain, ça recommence. »

Zuzana, dans les premiers temps, n'a pas vécu la même expérience. « Au début, quand je suis arrivée, dit-elle, je

Louisa Fricke

n'ai pratiquement rien fait d'autre que d'aller en classe. Je ne faisais pas de sport, mais après un certain temps, je suis devenue membre du club artistique et du club d'échecs et cela m'a occupée. Aussi, en hiver, je suis allée au club de ski. Maintenant que je connais davantage de monde, j'aime bien aller avec des amis au concert ou au cinéma, mais ce n'est pas aussi facile que chez moi. En Slovaquie, vous pouvez aller partout à bicyclette, en bus ou en train, alors qu'ici, où que je veuille aller, il faut que je demande à quelqu'un de m'y amener et de revenir me chercher : ça devient compliqué. »

Arne, jeune homme sociable qui s'exprime facilement, surprend le groupe en disant : « En fait, j'ai eu du mal à me faire des amis au début. Je suis très extroverti, mais apparemment, beaucoup de gens trouvaient ça gênant et je n'arrivais pas à avoir des amis. Je parlais à un tas de gens et ils me parlaient, mais je n'avais pas vraiment une bande de copains avec qui je sortais après les cours. Il faut du temps. Les gens sont ouverts ici, ils vous parlent, mais ils ne deviennent pas copains immédiatement, si vous voyez ce que je veux dire. Après, en hiver, j'ai fait du football en salle et là, j'ai commencé à me faire des amis. Et maintenant, j'ai vraiment un tas d'amis. »

Ce qui leur a plu et déplu

Lorsqu'on lui demande ce qu'elle a le plus aimé aux États-Unis, Louisa répond : « J'ai aimé aller aux matches de football américain en automne, parce que ça n'existe pas chez nous. Il n'y a pas ce type » d'esprit d'école « collectif et c'est quelque chose que j'adore. Et puis j'aime bien les profs ici. Ils sont tous amusants. Les études sont beaucoup plus difficiles en Allemagne, je dirais. Nos profs là-bas sont encore un peu stricts. »

« Pour moi, la vie me semble plus simple ici que chez moi, dit Zuzana. Les gens ici ne semblent pas avoir de problèmes. Ils n'ont pas l'air stressés, vraiment pas. Tout le monde voit les choses de façon si simple et les gens sont très optimismes. Et les profs savent rendre l'éducation plus amusante. Ils vous amènent à aimer les cours et ils s'efforcent de vous faciliter la vie. C'est quelquefois mieux si vous avez un professeur plus strict, mais quand même, c'est quelque chose qui m'a bien plu. »

« Je crois que je ne suis pas tout à fait du même avis, dit Arne, sur les classes amusantes. Tous mes cours étaient vraiment difficiles. Mon lycée, chez moi, avait exigé que je suive des cours avancés, alors ici, je me suis inscrit à une classe d'anglais avancé le premier trimestre, et j'ai eu beaucoup de travail : je devais m'accrocher en classe, tout le temps. Par contre, ce que j'ai aimé le plus, c'est ce qu'on faisait le week-end. Ici, on vit vraiment pendant le week-end. Dès la fin des cours, le vendredi, tout le monde retrouve sa vraie personnalité. C'est hors du lycée qu'on voit vraiment les gens comme ils sont et qu'on les connaît. Je trouve qu'au lycée, il y a beaucoup de faux-semblants, beaucoup de choses qu'on cache. »

Zuzana Oravcova

Ce que Louisa a le moins aimé, c'est « le manque de liberté ». « En Allemagne, dit-elle, je n'avais pas d'heure où je devais rentrer. Ici, le week-end, il fallait que je sois rentrée à minuit, alors qu'en Allemagne, quelquefois, je rentre à 4 heures du matin. On nous le permet. Je crois que nos parents nous font davantage confiance. »

« Ce qui m'a ennuyé ici, dit Arne, c'est de ne pas toujours pouvoir compter sur les gens. Je ne plaisante pas. Les gens vous disent : on passera te chercher vers 17 heures, 17 heures 30. Vous les appelez à 18 heures et ils vous disent : bon, euh, on n'est pas encore partis, mais ne t'en fais pas, on passera te chercher. Et ils finissent par arriver. Donc en fait, je dirai que ce que j'ai le moins aimé, c'est de ne pas pouvoir conduire. C'était un gros problème. Tout le monde ici a une voiture et les gens vont où ils veulent, quand ils veulent, mais nous, on ne pouvait pas y aller à moins de trouver quelqu'un pour nous emmener. »

« Moi, ce que je n'ai pas aimé, dit Zuzana, c'est l'habitude du » fast food ». J'ai eu beaucoup de mal à m'y faire. »

« J'ai pris 15 kg ! », dit Arne.

« Moi aussi j'ai pris du poids, dit Louisa. Je ne veux pas savoir combien, mais j'ai beaucoup grossi. »

« Heureusement, je suis arrivé à presque tout reperdre, dit Arne, mais ça n'a pas été sans mal. »

Leurs projets d'avenir

Quant à ses projets d'avenir, Louisa déclare : « Puisque je veux devenir aiguilleur du ciel, je crois que je voudrais faire mes études supérieures ici aux États-Unis. D'après ce que me disent les gens qui vont à l'université ici, ce n'est pas tellement difficile. »

« Moi, je voudrais être journaliste, dit Zuzana, peut-être travailler à la radio. C'est pourquoi j'ai voulu venir cette année, pour apprendre à bien parler l'anglais. Mais je ferai probablement mes études supérieures en Slovaquie. Après, j'irai peut-être vivre ailleurs, mais je ne crois pas que ce sera aux États-Unis. J'aime beaucoup l'Europe. Par exemple, j'habite près de la Pologne, et il suffit que je fasse quelques kilomètres pour me retrouver dans un pays complètement différent, avec une autre langue, une autre culture. Il faut connaître plusieurs langues en Europe. C'est ça qui rend les choses plus intéressantes. »

« J'ai réfléchi à ce que je voulais faire, dit Arne, pendant mon séjour ici, et j'ai commencé à avoir des idées plus claires sur la question. J'aimerais soit faire de la diplomatie, soit du commerce international. Je suppose que je pourrais aller à l'université ici aux États-Unis, mais je parle aussi le français et j'irai peut-être passer un certain temps en France, pour faire des études et pour profiter de la culture française, parce que le fait de connaître les langues, ça vous ouvre vraiment des portes. »

LES AMIS AMÉRICAINS RENDRONT-ILS VISITE ?

À la question de savoir si certains de ses amis américains iraient la voir en Allemagne, Louisa répond : « Je sais qu'il y en a un qui viendra ».

« Ouais, dit Arne. Il y a son petit ami qui repart en avion avec elle. Il a déjà son billet, alors elle est sure qu'il viendra. »

« Et moi, je suis certaine que ma famille d'accueil viendra en Europe, dit Zuzana. Ils ont de la famille en Macédoine et ils vont aller les voir. Donc on essaiera de se retrouver quelque part en Europe. J'ai aussi une amie qui voudrait venir me voir. Elle va déjà à l'université et elle a un travail qui paie bien, alors elle pourra venir passer un peu de temps avec moi, mettons quinze jours. La vie n'est pas chère dans mon pays. Aller en Allemagne, par exemple, c'est encore très cher. Mais dans mon pays, c'est très abordable pour tout le monde. C'est vrai. C'est quelque chose qui peut encourager les gens à venir, parce que ça ne les oblige pas à faire de grosses dépenses. »

« Je sais que ma famille d'accueil viendra me voir, dit Arne. Ils sont déjà venus en Allemagne. Et mon meilleur ami ici a prévu, une fois qu'il aura son diplôme, de venir en Allemagne. J'espère vraiment qu'ils le feront. Ce serait bien. »

La conversation s'arrête là, interrompue par la sonnerie qui rappelle aux trois jeunes qu'ils sont encore au lycée et que le prochain cours les attend. ■

UNE VRAIE VOCATION
Un enseignant exceptionnel livre ses pensées

Michael Bandler

Photo Gerald Hebert, AP/WWP

Le président Bush rend hommage à Jason Kamras, « professeur de l'année » à l'occasion d'une cérémonie à la Maison-Blanche, le 20 avril 2005.

Jason Kamras, lauréat en 2005 du titre de « Professeur de l'année à l'échelle nationale », confie avoir décidé « très tôt » qu'il ferait carrière dans l'enseignement. Ces neuf dernières années, il les a passées à donner des cours à des élèves du collège John Philip Sousa, à Washington, de la cinquième à la troisième. Il les a initiés à la photographie numérique pour les sensibiliser au monde qui les entoure et pour leur inculquer des notions de mathématiques de manière concrète.

« Le métier d'enseignant est exigeant et très difficile, mais j'apprécie chaque jour qui m'est donné de travailler avec mes élèves », déclare-t-il à Michael Bandler, rédacteur du Bureau des programmes d'information internationale du département d'Etat.

Il aurait pu être zoologue. C'est un métier qui avait éveillé sa curiosité quand il était en cinquième.

Il aurait pu être homme d'affaires, ou avocat, ou spécialiste en relations internationales – autant de carrières qui ont retenu son attention à un moment ou à un autre.

Mais c'est l'enseignement que Jason Kamras a choisi comme profession et, dès ses premières années à l'université, c'est vers les quartiers pauvres du centre-ville qu'il a tourné son attention.

« J'ai décidé très tôt, explique-t-il, que je voulais faire partie du courant selon lequel des possibilités d'accès à l'enseignement sont offertes à tous les enfants, parce qu'à mon sens c'est un droit inné. »

Et c'est ainsi qu'il se retrouve membre du corps enseignant d'une école de quartier déshérité à Washington, l'une des tâches les plus ingrates dans le monde de l'enseignement aux Etats-Unis.

Avril 2005 est un jalon enviable dans la carrière de Jason Kamras quand le président Bush lui décerne le titre de « Professeur de l'année ». Il s'agit, en effet, de la récompense la plus ancienne et la plus prestigieuse qui puisse être décernée à un éducateur du primaire ou du secondaire aux Etats-Unis. Il en est le cinquante-cinquième bénéficiaire, et le premier d'une école de Washington.

Professeur de mathématiques et conseiller pédagogique qui a pour tâche de soutenir ses collègues moins expérimentés, Jason Kamras donne des cours à des élèves de sixième, de cinquième et de quatrième depuis les neuf années qu'il enseigne au collège John Philip Sousa de Washington. L'une de ses innovations est le programme EXPOSE, dans le cadre duquel les élèves apprennent à prendre des photos avec des appareils numériques, à les éditer et à créer des photo-reportages sur leur vie et leur communauté à l'aide d'un logiciel de vidéo numérique.

Jason Kamras est né à New York, mais c'est à Sacramento, en Californie, qu'il a grandi à partir de l'âge de trois ans. Après avoir terminé ses études au lycée Rio Americano, il s'inscrit à l'université de Princeton (New-Jersey), auprès de laquelle il obtient une licence. Il commence à enseigner au collège John Philip Sousa sous les auspices de l'organisation nationale sans but lucratif « Teach for America », laquelle recrute les meilleurs étudiants diplômés auxquels elle demande de passer deux ans à enseigner dans des écoles de quartiers pauvres ou de

National Teacher of the Year

Jason Kamras parle avec deux de ses élèves du Collège John Philip Sousa de Washington.

localités rurales défavorisées, là où les postes sont souvent difficiles à pourvoir. Son contrat de deux ans terminé, Jason Kamras reste à Sousa. Il n'a quitté cet établissement que pendant l'année scolaire 1999-2000, le temps d'aller passer sa maîtrise en enseignement à l'université Harvard, située à Cambridge dans le Massachusetts.

Récemment, il a livré ses réflexions sur la carrière qu'il a choisie et ses vues sur l'évolution de ses élèves.

Question : Quelles sont les possibilités qui s'offrent aujourd'hui aux adolescents des Etats-Unis ?

J. Kamras : Ils ont tant d'occasions extraordinaires. Ce qui est phénoménal dans notre pays, c'est que pratiquement toutes les portes sont ouvertes aux enfants qui ont pu bénéficier d'une excellente éducation. C'est un âge passionnant, quand on sait que l'avenir nous attend.

Q : En fait, vous avez commencé à enseigner quand vous étiez à Princeton.

J. Kamras : Oui, j'apportais un soutien scolaire à des écoliers de Trenton, dans le New Jersey, ainsi qu'à des détenus d'une maison de correction dans cet Etat. J'ai également passé un été à faire du bénévolat pour l'association VISTA (Volunteers in Service to America) à Sacramento, en Californie, où j'ai grandi.

Q : Votre mère était enseignante, n'est-ce pas ?

J. Kamras : Oui. Elle enseignait à New York.

Q : Elle vous a inspiré ce choix de carrière ?

J. Kamras : C'est en effet une des personnes qui m'ont inspiré. Je me souviens qu'elle parlait de ses classes et de ses élèves avec beaucoup de tendresse, quand j'étais enfant. Mais mon expérience de l'enseignement quand j'étais à l'université ou que j'ai travaillé un été comme bénévole pour VISTA s'est révélée très formatrice aussi, en particulier parce que je travaillais dans des collectivités défavorisées. Le caractère inéquitable de notre système d'éducation publique m'a paru flagrant. En fait, je suis convaincu que cette iniquité constitue le plus grave problème social dans notre pays aujourd'hui.

Q : Qu'est-ce qui vous a attiré vers la tranche d'âge à laquelle vous avez consacré l'essentiel de votre carrière ? Vous avez commencé par signer un contrat avec Teach for America, qui place généralement ses recrues dans des écoles mal desservies. Est-ce que vous avez pu choisir votre tranche d'âge ?

J. Kamras : J'ai toujours été attiré par l'enseignement secondaire, de la cinquième à la terminale. Une occasion s'est présentée en ce qui concerne le collège. J'ai réfléchi à la question un moment et je me suis demandé si je voulais enseigner là plutôt que dans un lycée. Je me suis dit que c'était un âge très intéressant. Mes élèves sont encore en plein dans le monde de l'enfance, mais ils commencent à se forger une identité alors qu'ils s'apprêtent à entrer dans l'âge adulte. C'est une phase très intéressante, et j'ai vraiment plaisir à me trouver à ce carrefour de leur existence.

Q : Des enfants qui ne le sont plus tout à fait ?

J. Kamras : Exactement.

Q : Vous savez, cette phase n'est pas révolue depuis si longtemps que cela pour vous – il y a dix-huit ans, à peu près. Qu'est-ce qui a changé aujourd'hui par rapport à l'époque où vous avez grandi ?

J. Kamras : C'est une question difficile. Quand vous pensez à votre adolescence, il ne vous revient pas nécessairement à l'esprit une image fidèle de la réalité.

Q : Je vais vous poser la question différemment : est-ce qu'on vit à une époque où il fait bon grandir aux Etats-Unis ?

J. Kamras : J'estime qu'on vit à une époque difficile. Je crois que l'adolescence l'est toujours, et je pense donc que mes élèves se heurtent à de nombreuses difficultés, en particulier dans leur vie. Mais ils ont une vision

profondément optimiste des choses, et leur résistance est à toute épreuve. Leur attitude positive face à l'avenir est l'une de leurs caractéristiques les plus inspirantes.

Q: Quand vous avez franchi le seuil de votre première salle de classe, il y a maintenant plusieurs années de cela, les jeunes ont dû vous examiner avec attention, comme vous deviez vous y attendre. Comment avez-vous gagné leur confiance, comment les avez-vous ralliés à vous?

J. Kamras: Ce que je suggère aux nouveaux enseignants, c'est qu'ils démontrent dès qu'ils pénètrent dans leur salle de classe qu'ils prennent l'apprentissage très au sérieux et qu'ils fixent haut la barre pour les élèves et pour la classe. Il s'agit de donner immédiatement le ton, de montrer qu'on va vraiment réussir cette année. Au fond, c'est ce que veulent les enfants. Ils ont envie d'être poussés, ils ont soif d'ordre, ils ont besoin de savoir que quelqu'un va les guider de manière systématique. Mais il y a aussi beaucoup d'autres choses que vous pouvez faire: il faut passer du temps avec eux en dehors de la salle de classe, aller à des tournois d'échecs et à des matchs de basket-ball, leur rendre visite chez eux, apprendre à connaître leur famille de façon à faire naître une certaine relation et un climat de confiance sur lesquels on peut miser dans la salle de classe.

Q: Quels sont les obstacles que rencontrent les jeunes dans leur vie au jour le jour et quelles sont les routines quotidiennes auxquelles vous, en tant qu'enseignant, devez toujours penser?

J. Kamras: Comme tous les enfants, ils doivent s'efforcer de découvrir qui ils sont. C'est l'âge où ils commencent à se forger une identité. Je pense que c'est une phase extrêmement turbulente. Et c'est là la plus grande difficulté pour les adolescents de notre pays. Si vous demandez à un adulte de se remémorer son adolescence, des images très pénibles lui viendront à l'esprit quand il se rappellera comment il a dû apprendre à négocier les changements sociaux et physiques propres à cette période de la vie et qu'il a dû décider d'appartenir à tel groupe plutôt qu'à tel autre. Vous avez mentionné l'ère numérique. Elle comporte des avantages comme des inconvénients. Je suis encore assez jeune, mais il me semble que la cadence de notre culture s'est considérablement accélérée, depuis le traitement de l'actualité jusqu'aux jeux vidéos en passant par tout le reste. C'est une culture moins portée à la réflexion, et c'est peut-être un élément qui fait défaut à nos enfants alors qu'ils grandissent.

Q: Comment vous y prenez-vous pour les pousser à réfléchir?

J. Kamras: On peut textualiser les mathématiques et montrer que ce sujet a un sens dans leur existence. Une telle démarche oblige à réfléchir aux applications des mathématiques. Cette remarque s'applique aussi en dehors du domaine scolaire. Il faut prendre le temps de leur parler, de les écouter, de ralentir et de nouer des conversations.

Q: Parlez un peu du rôle des parents dans le contexte de l'école et des études. Comment les intégrez-vous à la vie de leurs enfants?

J. Kamras: Pour commencer, je leur téléphone et je leur écris, je vais leur rendre visite chez eux, je rencontre les autres membres de la famille, je bavarde avec eux, j'invite les parents à venir en classe et à participer, je me mets à leur disposition avant et après les cours pour parler de tout ce qui touche à leur enfant et je ne néglige aucun effort pour garder ouvertes les lignes de communication entre nous. La participation des parents ou des tuteurs revêt une importance cruciale. Nous devons redoubler d'efforts pour faire de l'école un lieu qui les accueille.

Q: Parlez-moi du programme que vous avez créé, EXPOSE. Je sais que pendant vos études à Harvard vous avez conçu des projets de ce genre.

J. Kamras: EXPOSE est un programme de photographie numérique que je propose à mes élèves de cinquième et de quatrième. J'ai toujours aimé la photographie et je voulais partager ce plaisir avec mes élèves. Et quand je suis arrivé en poste dans cette école, deux phénomènes m'ont frappé. Premièrement, la plupart des habitants de la région de Washington ne savaient pas grand-chose au sujet de mes gamins, si ce n'est ce qu'ils lisaient dans le journal. Et deuxièmement, pour toutes sortes de raisons, mes élèves ne profitaient pas vraiment de toutes les possibilités de la ville. J'ai voulu rapprocher ces deux mondes, et je me suis dit que la photographie m'aiderait à le faire. On fait faire des sorties scolaires aux enfants pour qu'ils découvrent de nouvelles facettes de la ville et on leur demande de créer, avec des appareils de photo numérique, des autobiographies qu'ils partagent ensuite avec le grand public. Ce double mécanisme facilite un échange au sein de la ville.

C'est aussi un outil formidable pour enseigner les mathématiques. Quand on parle de l'angle de vue, c'est de

la géométrie. La vitesse d'obturation amène à comparer des fractions. Le nombre de pixels par pouce représente un rapport. Au départ, on utilisait des pellicules en noir et blanc, puis on est passé au numérique. On a aussi doublé l'enseignement en mathématiques. J'étais arrivé à la conclusion qu'il fallait multiplier par deux le temps consacré à cette matière si on voulait vraiment améliorer les résultats scolaires. J'ai fait une proposition en ce sens au directeur du collège, et ensemble on a trouvé une façon de faire suivre deux cours de maths par jour à tous les élèves. Ce sont deux cours distincts qui sont enseignés, et tous les élèves sont inscrits aux deux. Cela permet à chaque enseignant d'avancer moins vite et de se concentrer sur un plus petit nombre d'objectifs, et donc de traiter le sujet de manière beaucoup plus approfondie. Et les élèves se souviennent mieux de ce qu'ils apprennent.

Q: Dites-nous quelques mots au sujet de ce que vous avez appris à Harvard quand vous prépariez votre maîtrise.

J. Kamras: C'est là que m'est venue l'idée du programme de maths. Je me suis aussi un peu lancé dans les logiciels éducatifs, ce qui m'a permis d'intégrer certains de ces éléments dans mes programmes de photographie, de les enrichir. La notion d'un enseignement différencié a également retenu mon attention et j'ai pu mettre en pratique certains de ces principes dans mes classes.

Q: Revenons un instant sur les facteurs qui ont influencé votre choix d'une école défavorisée, en centre-ville.

J. Kamras: J'enseigne toujours là où Teach for America m'a envoyé. Je suis convaincu que l'instruction est la clé de voûte des chances de réussir dans ce pays, et il y a trop d'enfants, en particulier dans les communautés à faible revenu, qui n'ont pas accès à un enseignement de la plus haute qualité et qui voient donc les occasions de réussir leur échapper. J'ai donc décidé très tôt que je voulais faire partie du courant qui offrirait à tous les enfants des possibilités d'accès à l'enseignement, parce qu'à mon avis c'est un droit inné.

Q: Comment remarquez-vous qu'un enfant est en situation de crise quand cela ne saute pas aux yeux?

J. Kamras: Quand on passe suffisamment de temps avec les enfants, on finit par ressentir ce qui est pour eux une situation d'équilibre. Et c'est à partir de ce moment-là qu'on peut savoir quand ils s'en écartent, dans un sens ou dans un autre. Tous les enfants sont différents; ce qui est un indice chez certains qu'il se passe quelque chose ne veut strictement rien dire pour un autre. C'est à force de passer du temps avec les enfants et de développer une relation avec eux qu'on commence à se rendre compte quand quelque chose ne tourne pas rond.

Q: Pouvez-vous me donner un exemple?

J. Kamras: J'ai un élève dont je me sens très proche et qui était dans la première classe de sixième où j'ai enseigné, en 1996. Je débutais dans l'enseignement, et je dois dire qu'il m'a obligé à me creuser la cervelle. Il était souvent hors tâche, comme on dit dans l'enseignement. Et j'avais beaucoup de mal à faire face à ce comportement. En discutant avec lui, je me suis rendu compte que je ne le stimulais pas suffisamment. J'ai donc commencé à lui consacrer du temps après la classe, afin d'établir un rapport. On s'est mis à jouer aux échecs, et c'est qui lui gagnait systématiquement. Je ne prétends pas être un grand joueur d'échecs, mais ce gosse n'avait que 11 ans! Nous avons continué à travailler ensemble pendant toute la sixième. Il n'était pas en cours avec moi ni en cinquième ni en quatrième, mais on a continué à travailler ensemble après l'école, et j'ai noué aussi une solide relation avec sa mère. C'est lui qui a prononcé le discours d'adieu lors de la cérémonie de fin d'études au collège, et j'ai continué à travailler avec lui tout le temps qu'il était au lycée. Il vient de finir sa deuxième année d'études à Morehouse College, à Atlanta (Géorgie). Il fait des études pour devenir ingénieur électricien, et il envisage de préparer une maîtrise à l'école d'ingénieurs de l'université Columbia, à New York.

Q: Tout bien considéré, après avoir passé près d'une dizaine d'années dans l'enseignement, est-ce que les jeunes Américains continuent d'instiller en vous un sentiment d'émerveillement face aux possibilités qui existent?

J. Kamras: Oui, tout à fait! Sans aucun doute! Le métier d'enseignant est exigeant et très difficile, mais j'apprécie chaque jour qui m'est donné de travailler avec mes élèves. Ils sont incroyablement intelligents, incroyablement dynamiques, ils ont l'esprit créatif et ils sont très forts psychologiquement. Honnêtement, je ne peux pas imaginer un autre groupe de gens qui me donneraient plus envie de me lever le matin pour aller les voir. ■

Les opinions exprimées dans le présent article ne reflètent pas nécessairement les vues ni les politiques du gouvernement des États-Unis.

UN JEUNE QUI FAIT PARLER DE LUI
dans le monde du football et des études

Michael Bandler

Gerald Herbert, AP/WWP

Freddy Adu lors de son premier match professionnel en tant que joueur de DC United, le 3 avril 2004.

Freddy Adu, le jeune prodige du football de renommée mondiale, remercie les amis de son quartier et ses camarades de classe de l'avoir aidé à s'adapter à la vie aux Etats-Unis quand il est arrivé du Ghana avec sa famille à l'âge de huit ans, et sa mère de lui avoir appris, par ses bons conseils, la valeur des études alors qu'un contrat de joueur professionnel lui était proposé – trop tôt.

Il interrompt un instant son entraînement avec l'équipe du club DC United pour parler de sa vie et de ses prouesses avec Michael Bandler, rédacteur du Bureau des programmes d'information internationale du département d'Etat.

On ne s'avance pas trop à dire que Freddy Adu n'est pas un adolescent américain comme les autres. Né dans la ville portuaire de Tema, au Ghana, à des milliers de kilomètres outre-Atlantique de la maison qu'il habite maintenant à Washington, Freddy, le plus jeune footballeur professionnel des Etats-Unis, est devenu une célébrité nationale.

En 1997, la famille de Freddy, qui a alors huit ans, obtient la fameuse « carte verte » dans le cadre d'une loterie d'immigration, ce qui lui permet de s'installer aux Etats-Unis. (En vertu de leur programme de loterie des visas d'immigrants, appelé « Diversity Lottery Visa program », les Etats-Unis octroient 50 000 visas de résident permanent à des ressortissants de pays caractérisés par un faible taux d'immigration aux USA.) Freddy, son petit frère Fro, sa mère et son père viennent ainsi s'établir dans la banlieue de Washington. (Son père quittera la famille un peu plus tard.)

La mère de Freddy est déterminée à bâtir un meilleur avenir pour ses fils et à leur faire suivre les meilleures études possibles. A l'école, les camarades de classe de Freddy s'aperçoivent vite que ce nouvel élève venu d'Afrique est un athlète au talent inné. Peu de temps après, il se retrouve dans une équipe locale de football. Son instinct, en matière de football, « dépasse tout ce qu'on peut imaginer », s'émerveille l'entraîneur.

A l'âge de 10 ans, inscrit dans une équipe parrainée par un programme du Comité olympique des Etats-Unis, Freddy prend part à un tournoi de football en Italie qui est réservé aux jeunes de moins de 14 ans. Son équipe remporte le tournoi, et Freddy se voit décerner le titre de « joueur le plus précieux ».

Ce n'est qu'un début. Très vite, la pression monte pour conférer à Freddy le statut de professionnel. Mais sa mère, qui à l'époque cumule deux emplois dans des magasins, tient bon – même face à la perspective de décrocher la sécurité financière pour la famille. Elle cèdera quand Freddy aura 13 ans : elle l'autorise à intégrer le programme d'internes de la Fédération américaine de

Steve Nesius, AP/WWP

Freddy s'arrête un instant durant un entraînement avec l'Équipe nationale masculine des moins de 17 ans, le 18 mars 2003.

football pour les moins de 17 ans, en Floride, à condition toutefois que son fils poursuive ses études tout en développant ses capacités d'athlète. C'est l'occasion pour Freddy de s'entraîner avec d'autres étoiles montantes du football et de suivre des cours accélérés au lycée.

Puis, en janvier 2004, il incorpore les rangs du club « DC United », une équipe professionnelle de football. Quelques mois plus tard, alors qu'il n'a pas encore 15 ans, Freddy obtient son diplôme de fin d'études du secondaire. Quand il prend sa place sur le terrain en juin 2004 pour inaugurer sa carrière de joueur professionnel, Freddy est le plus jeune sportif professionnel des Etats-Unis depuis plus d'un siècle.

Aujourd'hui âgé de 16 ans, Freddy est un pilier pour son équipe. L'adolescent précoce a récemment livré ses impressions sur son arrivée dans un nouveau pays et sur les leçons qu'il en a tirées.

Question : Il n'est pas facile de s'adapter à un nouveau pays, à une nouvelle ville, à une nouvelle maison ou à une nouvelle école. Qu'est-ce qui vous a aidé ?

F. Adu : Les copains. Ce sont eux qui m'ont aidé. Quand je suis arrivé à l'école, mes camarades de classes m'ont tout de suite accepté et ils m'ont soutenu à toutes les étapes du parcours. Je ne parlais pas très bien l'anglais, et je ne connaissais pas l'argot, mais ils m'ont aidé. Je dois dire que je détestais le climat quand je suis arrivé. Il faisait froid ! Je venais d'Afrique, où il fait toujours chaud ! Ici, il neigeait. Ici, on ne voit pas les enfants jouer dans la rue, comme c'est le cas au Ghana. Mais mes copains m'ont aidé à surmonter tout ça. Ils venaient chez moi, ils venaient me chercher pour m'emmener chez eux et on s'amusait bien.

Q : Vous étiez inscrit dans une école publique de la banlieue de Washington. Comment cela s'est-il passé ?

F. Adu : Les élèves étaient très sympas. En fait, c'était plus que ça. Je les intriguais parce que je venais d'Afrique. C'était nouveau pour eux. J'exerçais une certaine attraction sur eux et ils me posaient beaucoup de questions. Cela m'a certainement aidé à nouer des relations avec eux.

Q : Somme toute, vous avez tous appris quelque chose.

F. Adu : Oui, et ils m'ont dit qu'au CE2, le Ghana avait été le thème de l'un de leurs projets de recherche.

Q : Et vous étiez en quelle classe à votre arrivée ?

F. Adu : En CM1.

Q : Et le sport ? Quand avez-vous commencé à faire vraiment partie de l'équipe, en quelque sorte ?

F. Adu : Les copains qui me posaient un tas de questions sur l'Afrique et le Ghana jouaient au football à la récré. J'ai commencé à jouer avec eux, comme ça. Ils ont trouvé que j'étais vraiment bon. Il y en a un qui a parlé de moi à ses parents. Ceux-ci ont téléphoné à mes parents pour demander si je pouvais participer à un tournoi avec leur équipe, à titre de joueur-invité. C'est moi qui ai marqué tous les buts, et on a gagné le tournoi. L'organisateur du tournoi était l'entraîneur d'une équipe de « moins de 11 ans », les Cougars de Potomac (localité de la banlieue de Washington). Comme il voulait me recruter, il a contacté ma mère. A l'époque, les frais d'inscription s'élevaient à 250 dollars, mais il nous a accordé une dispense. Il venait me chercher tous les jours pour m'emmener à l'entraînement.

Q : Dans quelles circonstances avez-vous disputé un match en Italie ?

F. Adu : Les meilleurs joueurs des équipes de la côte Est

(des Etats-Unis) ont été rassemblés pour former une équipe. Nous sommes allés à un camp d'entraînement, et de là nous sommes partis pour l'Italie représenter les Etats-Unis dans un tournoi international. C'était pour les garçons de moins de 14 ans. J'en avais 10.

Q : Et c'est là que quelqu'un vous a repéré pour votre talent ?

F. Adu : Ma mère ne voulait pas que j'aille en Italie. Elle avait peur que je me perde. A l'époque, elle cumulait deux emplois : elle était vendeuse dans deux grands magasins. Je me demande pourquoi elle n'a pas sauté sur l'occasion, parce qu'on me proposait beaucoup d'argent. Mais ça en dit long sur ma mère. Elle avait foi en moi. Il se trouve qu'elle a eu raison. (Note de l'éditeur : son équipe a remporté le tournoi, et Freddy a été nommé le « joueur le plus valable » ; à la suite de quoi, des responsables du football professionnel italien lui ont offert un contrat généreux pour qu'il reste avec eux, mais sa mère s'y est opposée.)

Q : J'imagine que le sport vous apprend à faire face à la vie et à réussir.

F. Adu : Oui. On apprend beaucoup de choses rien qu'en faisant du sport. D'abord, on se fait des copains. Et puis, on peut obtenir une bourse d'études pour aller à l'université. Le sport vous apprend aussi à composer avec toutes sortes de gens à la fois, dans toutes sortes de situations. Il ne faut pas croire que tout est facile quand on fait du sport. Il y a des moments où l'équipe bat de l'aile et il faut trouver un moyen de gagner, un moyen de s'en sortir. Toutes ces petites choses que vous apprenez vous aident à réussir dans la vie. C'est comme cela que je le vois.

Q : Parlez-moi d'une ou deux situations difficiles que vous avez connues, de domaines dans lesquels vous avez dû vous accrocher.

F. Adu : Évidemment, il n'est pas facile de faire du sport et des études en même temps.

Q : Vous avez suivi un enseignement accéléré.

F. Adu : C'est vrai. Mais ce n'est pas facile. On finit par se dire qu'on ne peut pas continuer à faire du sport constamment. Il faut aussi se concentrer sur son travail scolaire. Il n'est pas facile de trouver l'équilibre, pas facile du tout. Mais vous savez, quand il faut aller à l'entraînement, on y va. On fait ce qu'on doit faire. Après l'entraînement, on oublie le sport. On se concentre sur ses devoirs. Au bout du compte, on en ressort plus fort.

Q : Parlez-moi un peu de l'effet que cela fait d'avoir cinq ou dix ans de moins que les gens que vous côtoyez – les joueurs, les entraîneurs, les managers. Parlez-moi du respect qu'on vous montre.

F. Adu : Vous voulez que je vous dise ? Imaginez que vous débarquez à 14 ans ; vous n'avez pas fait vos preuves, vous n'avez vraiment rien fait, et les médias font tout un plat à votre sujet. Il faut vraiment apprendre à assumer tout ça. J'ai appris à me taire et à me donner à fond pendant l'entraînement, et à m'acquitter des tâches qui sont celles des nouvelles recrues de l'année – porter les ballons, les bidons d'eau réfrigérée, et tout le reste -, à travailler dur pour l'équipe aussi. Au fil du temps, j'ai forcé le respect des gens par les propos que je tenais quand j'étais interviewé, quand je parlais de l'équipe et que je disais que je voulais tout faire pour me rendre utile. Les gars qui lisent ça se rendent compte que je suis vraiment sérieux, que je ne suis pas là pour la galerie. Du coup, ils ont fini par me prendre en amitié et à me respecter davantage. Et puis, quand on arrive sur le terrain et qu'on joue bien, on force le respect encore davantage.

Q : Maintenant que vous avez fini vos études secondaires, et que le football va vous occuper à plein temps dans l'avenir immédiat, quels sont vos objectifs ?

F. Adu : Obtenir un diplôme universitaire, évidemment. C'est important pour moi, et c'est très important pour ma mère. Je veux le faire pour elle, et pour moi aussi, évidemment. J'ai 16 ans maintenant. Je vais attendre d'avoir 18 ans avant de m'inscrire en fac, et à ce moment-là je déciderai.

Q : Comment équilibrer le sport et les études universitaires ?

F. Adu : Exactement.

Q : Votre équipe à Washington, D.C. United, joue un rôle très actif dans la collectivité locale. Vous faites partie de ce mouvement ?

F. Adu : Oh, oui. Les gens vous mettent sur un piédestal et plus vous réussissez, plus vous devez aider la

communauté parce que sans elle vous ne seriez pas où vous êtes aujourd'hui.

Q : Quel message pourriez-vous faire passer aux adolescents comme vous, dans le monde entier, qui veulent atteindre un objectif ou réaliser un rêve ?

F. Adu : Je leur dirai qu'ils ne doivent pas s'attendre à une réussite facile. Ils vont avoir à surmonter beaucoup de distractions. Il va falloir passer par beaucoup d'épreuves. Il y aura des jours où vous vous direz que c'est trop dur, que vous ne voulez plus continuer. Mais vous voulez que je vous dise ? Il faut lutter contre ça. Et vous devez écouter les gens autour de vous qui ont le plus d'importance. Ils seront toujours là pour vous soutenir. Il faut tenir bon, c'est tout – et un jour vous arriverez à bon port. ■

RITES DE PASSAGE

Ces images de la dernière semaine de classes et de la cérémonie de remise des diplômes dans un lycée de la Virginie reflètent les activités qui se déroulent dans tous les lycées des États-Unis à cette époque de l'année.

Photographies de Barry Fitzgerald

Au lycée James Monroe de Fredericksburg (Virginie), plus de 100 étudiants ont officiellement achevé leurs études secondaires le 17 juin 2005. L'établissement porte le nom du cinquième président des États-Unis (1817-1825), qui a été avocat à Fredericksburg, ville fondée en 1728 du temps de l'Amérique coloniale.

La semaine qui précède la remise des diplômes est porteuse de sentiments mitigés pour les jeunes qui sont sur le point de s'engager vers des horizons divers : inquiétudes concernant les résultats des examens, soulagement de voir se terminer les pressions imposées par les études, tristesse à la perspective de se séparer d'amis proches et enthousiasme à la pensée des choses à venir : études universitaires, formation technique, entrée dans la vie active, service militaire ou autres activités.

À gauche : un couloir à la fin de l'année scolaire. La tenue décontractée des lycéens est typique des derniers jours de l'année.

Au centre : le grand panneau orange placé à l'entrée du campus énumère les championnats, au niveau de l'État de la Virginie, remportés par les équipes sportives du lycée au cours des quatre dernières décennies. Le grand motif de fierté pour 2005, toutefois, est la victoire de l'équipe des forts en thèmes au Scholastic Bowl de la Virginie, concours de connaissances intellectuelles où s'affrontent les meilleurs des établissements d'enseignement secondaire de l'État.

À droite : à la cafétéria, les jeunes sacrifient à ce rituel de fin d'année qu'est la signature mutuelle de leur « yearbook », album publié par le lycée, avec inscription de dédicaces, parfois drôles, parfois sentimentales.

Bientôt les vacances, de nombreuses activités...

Ci-dessus : des étudiants consultent avec grand intérêt une liste affichée à la fenêtre d'un bureau du lycée pour savoir s'ils ont été admis à faire partie de la chorale de l'établissement, les « Monroe Singers ».

En haut : des élèves d'une classe de préparation aux affaires terminent leurs derniers devoirs de l'année. En incrustation : Ghizal Miri, élève de terminale originaire d'Afghanistan et sa camarade de classe Jawaria Bhatti à la bibliothèque, en train de travailler à l'ordinateur. Ghizal Miri a reçu le premier prix d'histoire de la Virginie et d'histoire du gouvernement des États-Unis.

À droite : une étudiante commence à vider son casier. On notera les photos d'amis et de membres de la famille collées à l'intérieur de la porte.

...marquent les derniers jours d'école.

Ci-dessus: confection d'un panneau d'affichage annonçant un spectacle de fin d'année.

À gauche et en dessous: l'orchestre du lycée, sous la direction de Ryan Addair, lors d'une répétition du programme musical de la cérémonie de remise des diplômes.

Ci-dessous: samedi matin. Les futurs diplômés, assemblés au stade pour une répétition de la cérémonie qui doit avoir lieu en fin de journée. L'un d'eux, Antoinne Bowen, fait semblant de recevoir son diplôme et serre la main du principal, M. Daryl Chesley.

Pompe et festivités concluent quatre années d'accomplissements.

Ci-dessus: deux amies bavardent et plaisantent avant la procession qui les amènera jusqu'au stade où elles se verront remettre leur diplôme, tandis que les invités (à droite) attendent avec une légère impatience le début de la cérémonie. Ci-dessous: le principal lit la liste des divers prix de la promotion sortante; les lauréats font face au public où se trouvent les autres diplômés, leurs amis et leurs parents.

Ci-dessus: les diplômés écoutent le discours du major de la promotion 2005 et capitaine de l'équipe du Scholastic Bowl, Huyen Nguyen. Il avait amené avec lui la valise que transportaient ses parents lors de leur émigration du Viêt Nam en 1986. Celle-ci contient aujourd'hui des souvenirs illustrant ses années d'études au lycée James Monroe, drôles pour certains, un carton vide de lait et une bouteille de ketchup, d'autres sérieux, un trousseau de clés («Rappelez-vous que vous avez tous la clé qui permet de libérer de sa captivité l'esprit de… ceux qui n'ont pas les libertés dont nous jouissons.») et une Bible («Je ne suis pas chrétien, mais je crois que ce livre représente notre morale, nos valeurs et notre foi à tous, quelle que soit notre appartenance religieuse.»).

BIBLIOGRAPHIE (en anglais)

Baranek, Tony. "Hunger on Hold." *U.S. Society and Values: Sports in America,* vol. 8, no. 2, December 2003, pp. 29-31. http://usinfo.state.gov/journals/itsv/1203/ijse/baranek.htm

Bissinger, W.G. (Buzz). *Saturday Night Lights: A Town, a Team, and a Dream.* Cambridge, MA: Da Capo Press, 2004.

Graff, Harvey J. *Conflicting Paths: Growing Up in America.* Cambridge, MA: Harvard, 1995.

Greenberg, Anna. *OMG! How Generation Y Is Redefining Faith in the iPod Era.* New York: Reboot, [2005] 51 pp. http://www.rebooters.net/poll.html [Index] http://www.rebooters.net/poll/rebootpoll.pdf [PDF 1.12 MB]

Hurst, Marianne D. "Leading the Way: Student-Run Foundations across the Country Are Empowering a New Generation of Teenagers to Play Larger Roles in their Schools and Communities." *Education Week,* vol. 24, no. 32, 20 April 2005, pp. 24-27.

Johnson, Jean, Duffett, Ann et al. *Life after High School: Young People Talk about Their Hopes and Prospects.* New York: Public Agenda, 2005. http://www.publicagenda.com/research/research_reports_details.cfm?list=31

Mortimer, Jeylan T. *Working and Growing Up in America.* Cambridge, MA: Harvard University Press, 2005.

National Center for Education Statistics. *1.1 Million Homeschooled Students in the United States in 2003.* Issue Brief NCES 2004-115. Washington: U.S. Dept. of Education, Institute of Education Sciences, NCES, July 2004. http://nces.ed.gov/pubsearch/pubsinfo.asp?pubid=2004115 (Index) http://nces.ed.gov/pubs2004/2004115_se.pdf (PDF 65 KB)

Offenburger, Chuck. "Pride on the Prairie." *U.S. Society and Values: Sports in America,* vol. 8, no. 2, December 2003, pp. 22-25. http://usinfo.state.gov/journals/itsv/1203/ijse/offenburger.htm

Sanders, Rickie and Mattson, Mark T. *Growing Up in America: An Atlas of Youth in the USA.* New York: Macmillan, 1998.

Smith, Christian with Denton, Melinda Lundquist. *Soul Searching: The Religious and Spiritual Lives of American Teenagers.* New York: Oxford University Press, 2005.

"The United States in 2005: Who We Are Today." *eJournalUSA: Society and Values,* vol. 9, no. 2, December 2004, entire issue. http://usinfo.state.gov/journals/itsv/1204/ijse/ijse1204.htm

Wilensky, Rona. "College Is Not for Everyone; Commentary." *Education Week,* vol. 24, no. 32, 20 April 2005, p. 28.

Autobiographies et mémoires

Alvord, Lori Arviso and Van Pelt, Elizabeth Cohen. *The Scalpel and the Silver Bear.* New York: Bantam Books, 1999.

Asgedom, Mawi. *Of Beetles and Angels: A True Story of the American Dream.* Chicago, IL: Megadee Books, 2001.

Bogues, Tyrone (Muggsy). *In the Land of the Giants: My Life in Basketball.* New York: Little, Brown, 1994.

Bradley, Shawn. "My Own Words: On Being Different." *eJournalUSA: Global Issues — Growing Up Healthy,* vol. 10, no. 1, January 2005, pp. 14-15. http://usinfo.state.gov/journals/itgic/0105/ijge/bradley.htm

Cary, Lorene. *Black Ice.* New York: Knopf, 1991.

Dumas, Firoozeh. *Funny in Farsi: A Memoir of Growing up Iranian in America.* New York: Villard, 2003.

Hamm, Mia. "My Own Words: On Self-Esteem and Sports." *eJournalUSA: Global Issues — Growing Up Healthy,* vol. 10, no. 1, January 2005, pp. 7-8. http://usinfo.state.gov/journals/itgic/0105/ijge/hamm.htm

Lewis, Marvin. "My Own Words: On Finding Your Way." *eJournalUSA: Global Issues — Growing Up Healthy,* vol. 10, no. 1, January 2005, p. 20.
http://usinfo.state.gov/journals/itgic/0105/ijge/lewis.htm

Paulsen, Gary. *Guts: The True Story Behind Hatchet and the Brian Books.* New York: Delacorte Press, 2001.

Quintanilla, Eliseo. "My Own Words: On Growing Up Fast." *eJournalUSA: Global Issues — Growing Up Healthy,* vol. 10, no. 1, January 2005, p. 24.
http://usinfo.state.gov/journals/itgic/0105/ijge/quintanilla.htm

Salzman, Mark. *Lost in Place: Growing Up Absurd in Suburbia.* New York: Random House, 1996.

Shreve, Susan Richards. *Dream Me Home Safely: Writers on Growing Up in America.* Boston: Houghton Mifflin, 2003.

Wideman, John Edgar. "Reflections: Urban Hoop." *U.S. Society and Values: Sports in America,* vol. 8, no. 2, December 2003, pp. 26-28.
http://usinfo.state.gov/journals/itsv/1203/ijse/wideman.htm

Le département d'État décline toute responsabilité quant au contenu et à la disponibilité des ressources énumérées ci-dessus. Tous les liens Internet étaient actifs en juillet 2005.

SITES INTERNET (en anglais)

IAFS-USA: Intercultural Student Exchange Programs
http://usa.afs.org/

America's Promise — The Alliance for Youth
http://www.americaspromise.org/

ASNE: High School Journalism (American Society of Newspaper Editors)
http://www.highschooljournalism.org/

D.C. United (Professional Football Team)
http://dcunited.mlsnet.com/MLS/dcu/index.jsp

Education Commission of the States: Homeschooling
http://www.ecs.org/ecsmain.asp?page=/html/issues.asp

Helping America's Youth
http://www.whitehouse.gov/firstlady/helping-youth.html

High School Hub: The Online Learning Center for High School Students
http://www.highschoolhub.org/hub/hub.cfm

InfoPlease Almanac: Sports
http://www.infoplease.com/sports.html

International Student Exchange and Study Abroad Resource Center
http://www.internationalstudent.com/

Job Interview Strategies for Teens
Quintessential Careers
http://www.quintcareers.com/teen_job_strategies.html

Merlyn's Pen: Fiction, Essays and Poems by America's Teens
http://www.merlynspen.org/contentmgr/showdetails.php/id/29624/search/true

National Association of Teachers of Singing, Inc.
http://www.nats.org/

National Home Education Network
http://www.nhen.org/

National Teacher of the Year
Council of Chief State School Officers
http://www.ccsso.org/projects/national_teacher_of_the_year/

Peterson's Summer Opportunities for Kids & Teenagers
www.petersons.com/summerop/ssector.html

President's Council on Physical Fitness and Sports
http://www.fitness.gov/

Private Schools Database
National Center for Education Statistics
http://nces.ed.gov/surveys/pss/privateschoolsearch/

Public Schools Database
National Center for Education Statistics
http://nces.ed.gov/ccd/schoolsearch/

Students Against Violence Everywhere
http://www.nationalsave.org/

Teenreads.com
http://www.teenreads.com/index.asp

TeenSpace: Internet Public Library for Teens
http://www.ipl.org/div/teen/
Includes sections on Sports, Entertainment, and Arts; Clubs and Organizations; Money and Work; and Technology.

U.S. Department of Education
Especially for Students
http://www.ed.gov/students/landing.jhtml

U.S. Department of Labor
Youth and Labor: Resources for Young Workers
http://www.dol.gov/dol/topic/youthlabor/StudentWorkers.htm#doltopics

U.S. Department of State Bureau of Educational and Cultural Affairs
Youth Programs Division
http://exchanges.state.gov/education/citizens/students/

U.S. International Football
http://www.ussoccer.com//

USA Roller Sports: Figure Skating
http://www.usarollersports.org/vnews/display.v/SEC/FIGURE+SKATING

Voice of America
America's Global College Forum
Profiles of Foreign Students at U.S. Colleges
http://www.voanews.com/english/AmericanLife/global_college_forum.cfm

Walt Whitman Archive
http://www.whitmanarchive.org/

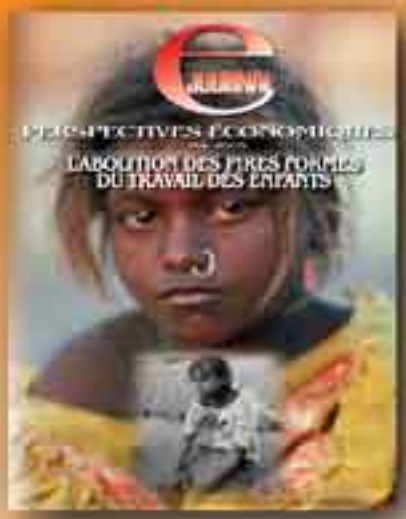
What Kids Can Do: Voices and Work from the Next Generation
http://www.whatkidscando.org/index.asp

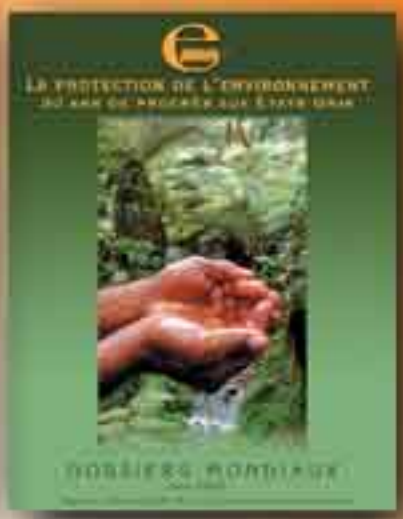
Youth for Understanding USA
http://www.yfu-usa.org/

Youth Service America
http://www.ysa.org/

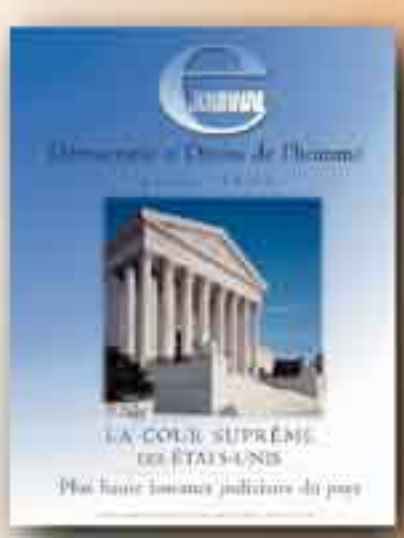
Youth Radio
http://www.youthradio.org/index.shtml

Le département d'État décline toute responsabilité quant au contenu et à la disponibilité des ressources énumérées ci-dessus. Tous les liens Internet étaient actifs en juillet 2005.





UNE REVUE MENSUELLE PROPOSÉE DANS DIFFÉRENTES LANGUES



CONSULTEZ LA LISTE COMPLÈTE DES TITRES
http://usinfo.state.gov/journals/journals.htm